

CHARLES ROBERT-DUMAS

# Contes Roses

de ma  
Mère-Grand



ILLUSTRÉS PAR  
*Maurice Lalau*

BOIVIN & C<sup>IE</sup> EDITEURS

F Robert-Dumas  
Contes roses de ma mère-grand

NY PUBLIC LIBRARY THE BRANCH LIBRARIES

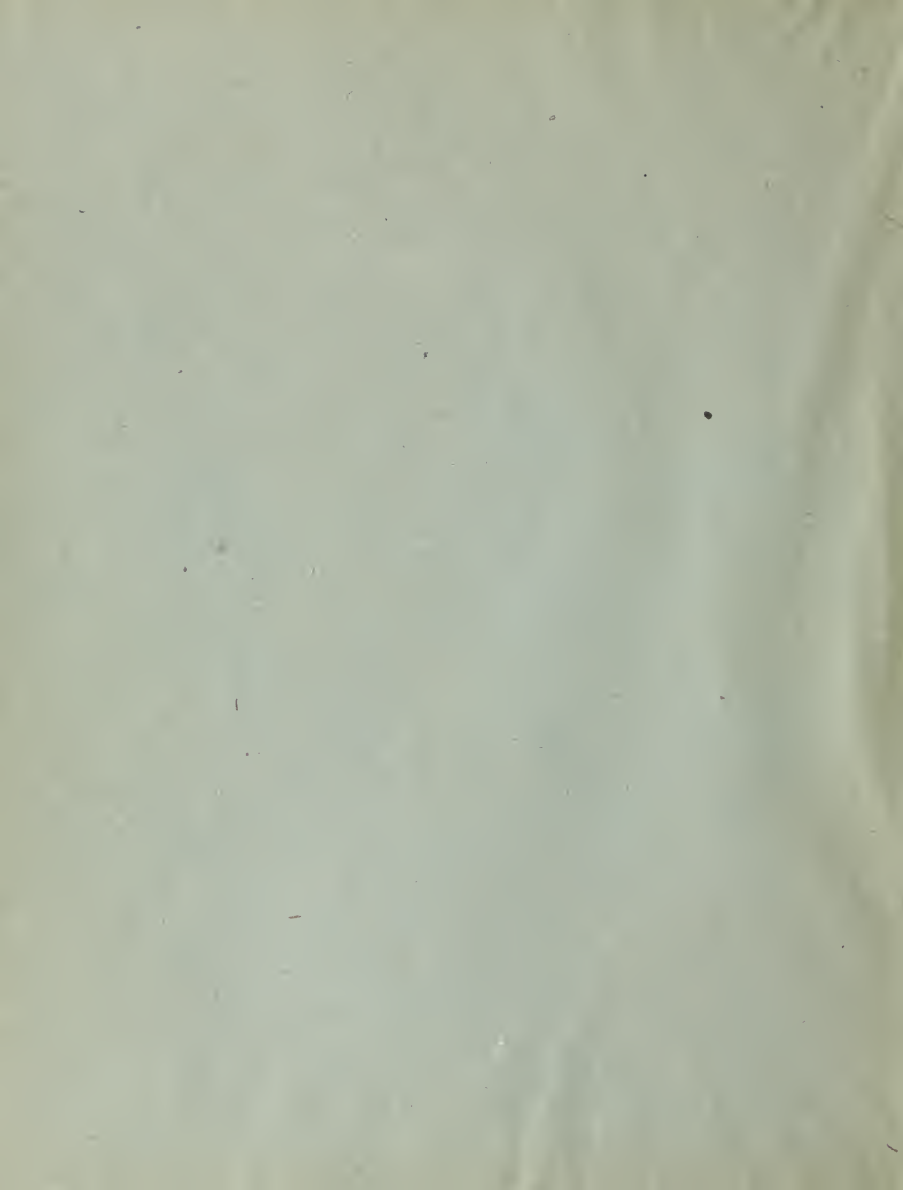


3 3333 08102 2622

9/2

A951015

EA





CONTES ROSES

DE MA MÈRE-GRAND

---

*Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays  
y compris la Suède et la Norvège.*

---

CHARLES ROBERT-DUMAS

CONTES ROSES

DE MA MÈRE-GRAND

DESSINS DE MAURICE LALAU



NEW YORK  
PUBLIC  
LIBRARY  
PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE  
BOIVIN & C<sup>e</sup>, ÉDITEURS

5, RUE PALATINE, VI<sup>e</sup>

MDCCCXIV

NEW YORK  
PUBLIC  
LIBRARY



F-R

PROPERTY OF THE  
CITY OF NEW YORK

Ch  
A951415

JEAN L'OURS

REPRODUCED FROM  
THE  
LIBRARY OF  
CONGRESS

*A mon père.*

REVUE DE LA  
LITTÉRATURE  
FRANÇAISE



I



Il y avait une fois un bûcheron et une bûcheronne qui se désolaient fort de ne pas avoir d'enfant.

Le mari disait :

— Femme, bien que nous soyons aussi pauvres que Job le saint homme, et que nous ne mangions pas toujours à notre faim, il me semble que mon bras serait plus fort à manier la cognée,

si j'avais dans notre cabane un marmot à faire, le soir, danser sur mes genoux. Il me ferait risette, me tirerait la barbe, et de le voir si réjoui, j'aurais du cœur comme dix à l'ouvrage.

Et sa femme répondait :

— Mon homme, si nous avions un petit, j'irais pour l'amour de lui couper de l'osier fin au bord du ruisseau, et j'en ferais des corbeilles que je porterais vendre à la ville. J'irais, diligente, tout au long des rues : « Corbeilles, corbeilles d'osier blanc ! à vendre, à vendre ! jolies corbeilles, jolies ! » Et je saurais bien trouver dans ma tête un couplet à chanter où on parle de vanniers, de ruisselets, d'oseraies et de serpettes. Alors, à m'entendre, belles dames et bourgeoises ouvriraient leurs fenêtres, et nous apercevant toutes deux, ma marchandise et moi ; elle ne demandant qu'à être achetée, moi si désireuse de vendre, elles descendraient : « Combien vos corbeilles, marchande ? » Et de carrefour en place, de ruelle en avenue, ma charge de corbeilles irait diminuant. Au retour, avec mon gain, j'achèterais de la laine et du lin que je filerais au rouet pour en vêtir notre cher innocent.

Puis ils se regardaient sans autres propos, mais en poussant de gros soupirs qui en disaient plus long que cent paroles. Et, chaque soir, avant de s'endormir, ils priaient le Ciel d'exaucer leur unique vœu.

Or, un jour que la bûcheronne traversait une clairière au plus épais de la forêt, elle apercut dans un creux de rocher une ourse qui jouait avec ses petits.

A cette vue, elle eut grand'peur ; elle laissa tomber son fagot, et s'enfuit de toute la vitesse de ses jambes. Mais, ayant couru quelque peu et n'entendant nul bruit derrière elle, elle s'arrêta, certaine de n'être point poursuivie, et, comme elle était femme et curieuse par conséquent, elle regarda à travers les branches ce que la bête pouvait bien faire. Celle-ci avait pris un de ses oursons entre ses grosses pattes et, à petits coups de langue, elle le léchait, le caressait de la tête au

museau, tandis que ses fils autour d'elle cabriolaient lourdement sur la mousse.

« Ah! pensa la bûcheronne, en voyant les ébats de cette joyeuse nichée, que n'ai-je comme cette mère ourse un petit à cajoler! Ah, j'en voudrais tant avoir un! fut-il même aussi velu que le plus velu de ces oursons! »

Elle s'éloigna, toute pensive, laissant là son fagot qu'elle n'osa aller rechercher.

Un an s'écoula, au bout duquel la bûcheronne donna le jour à un fils. Mais quel fut son chagrin lorsqu'elle jeta les yeux sur son nouveau-né: il avait le corps tout couvert de longs poils qui lui faisaient comme un pelage d'ours! Alors la pauvre femme se rappela son souhait imprudent; et, versant d'abondantes larmes, elle raconta à son mari la scène dont elle avait été témoin.

— Ne t'inquiète point, femme, répondit celui-ci. Il nous faut prendre notre enfant tel que le Ciel nous l'envoie. Velu ou non, il est à nous, et nous l'aimerons tant que nous oublierons bientôt la couleur de son poil.

Puis, élevant le petit entre ses bras :

— Te voici là, mon mignon, poursuivit-il, vagissant, remuant et gaillard. Sois le bienvenu, et puisqu'il me faut te donner un nom, je ne veux point t'en chercher d'autre que celui de la bête à laquelle tu ressembles si fort : tu t'appelleras *Jean l'Ours*. Puisse-tu avoir un jour la force de cet animal, ton parrain : tu ferais le plus solide bûcheron de toute la contrée!

Ragaillardie par la gaieté de ce discours, la bûcheronne souriait à travers ses pleurs. Mais, hélas, la joie des deux braves gens ne fut que de courte durée. A peine emmailloté, Jean se mit à déchirer ses langes, griffant des pieds, des mains, et hurlant du haut de sa tête. Sa mère, pour l'apaiser, voulut lui donner le sein, mais il la mordit

cruellement, car il était venu au monde la mâchoire déjà toute garnie d'une rangée de dents pointues comme des aiguilles. La bonne femme épouvantée poussa un grand cri, elle se redressa et voulut se débarrasser de son terrible nourrisson; mais celui-ci s'accrochait à elle, ruait, égratignait et frappait, lui causant mille souffrances. Il fallut



que le père s'en mêlât pour contraindre son fils à lâcher prise — encore fut-il, ce faisant, gratifié de quelques bonnes morsures.

Les pauvres gens se regardaient, consternés, ne sachant à quel saint se vouer, cependant que Jean l'Ours se démenait comme un beau diable dans son berceau, rompant à coups de poing et de talons le bâti d'osier, mettant en pièces draps et couvertures. Ils tombèrent d'accord qu'ils ne pouvaient le garder auprès d'eux, et se demandèrent avec angoisse ce qu'ils allaient faire de lui.



IL FIT HALTE DEVANT UN GROS CHÊNE.



— Hélas, disait la femme, tu n'aurais point le cœur de le tuer. Quoiqu'il soit plus méchant qu'un démon, il est notre fils.

— Eh quoi, répliquait le bûcheron, préfères-tu donc le voir mourir de faim sous tes yeux, puisque tu ne peux le nourrir.

Enfin, ils se résolurent à l'aller abandonner dans le bois.

Le bûcheron s'éloigna, emportant sur son dos le nouveau-né qu'il avait été forcé de mettre dans un sac pour se garer de ses ongles. Les lamentations de la mère étaient si hautes et si perçantes qu'il les entendait encore à plus de cent pas de sa cabane.

Il se dirigea vers le plus épais de la forêt et, parvenu non loin de l'endroit où se trouvait la caverne de l'ourse, il fit halte devant un gros chêne dont la foudre avait évidé le tronc. Il tira Jean de son sac, le déposa dans le creux de l'arbre et s'enfuit, pleurant et courant, sans détourner la tête.



**P**EU après le départ du bonhomme, cette même ourse que la bûcheronne avait aperçue, l'an précédent, couchée devant son repaire, vint à passer non loin de là. Elle entendit les cris de l'enfant, s'approcha, fourra son museau dans la fente du chêne, flaira et, abusée par l'étrange figure de Jean, croyant retrouver en lui un de ses petits égaré, elle le saisit doucement par la peau du dos et le porta jusque dans sa tanière où elle le nourrit de son lait.

L'enfant s'accommoda fort de ce nouveau régime; il demeurait de longues heures suspendu aux mamelles de sa robuste nourrice, ne les lâchant que pour dormir, en un coin de la caverne, son bon gros sommeil de jeune bête repue.

A trois mois, il était si fort qu'il boulaît déjà ses jeunes frères, les oursons, quand d'aventure ils lui disputaient sa place contre les flancs de leur mère. Pendant les chauds après-midi d'été il s'ébattait avec eux sur la mousse de la clairière, essayant la vigueur de ses poings et la solidité de ses chevilles. A l'automne, il fit ses premiers pas. Puis ce furent, dans l'or des feuilles mortes, à travers l'herbe jaunie, joyeux passe-temps d'oursons : jeux, luttes, culbutes, cabrioles et courses à quatre pattes jusque dans la pourpre mourante des halliers. L'hiver vint, qui drapa la forêt frileuse d'un chaud manteau

ouaté de neige, et Jean, bien abrité du gel sous son épaisse fourrure, passa la dure saison, pêle-mêle avec ses frères, dans l'angle le plus obscur de la tanière maternelle.

Au premier appel du printemps, lorsque le coucou revenu anima de son cri les cimes verdissantes, tout le petit peuple ourson s'ébroua, s'agita, vint bâiller au soleil et détirer ses pattes engourdies par le long sommeil hivernal.

Guidés par leur mère, les jeunes animaux commencèrent à courir le bois. Jean suivait comme les autres, s'essayant à creuser le sol pour y chercher des racines, à grimper aux arbres ou à en arracher l'écorce avec ses ongles.

Trois années s'écoulèrent qui suffirent à faire de l'enfant du bûcheron un jeune ourson fort présentable. Il excellait dans les tours de force et d'adresse qu'accomplissaient chaque jour ses frères de lait : de plus il était, malgré son âge tendre, aussi grand et robuste que sont les hommes à vingt ans. Son corps avait conservé son étrange et épaisse fourrure ; mais son visage et ses mains, s'étant heureusement dégagés du poil qui les embroussillait, ne différaient que par leur teinte hâlée de ceux des autres humains. Ses longs cheveux bouclés, ses grands yeux noirs, la pâleur mate de ses joues lui donnaient fort bon air, ma foi ; et, en le voyant, vous auriez cru apercevoir l'image vivante d'un saint Jean-Baptiste ayant troqué son vêtement de toisons pour une peau d'ours, dans laquelle il se serait enveloppé tout entier.

Un jour, sa mère nourrice le jeta à cheval sur son échine et l'emmena de son pas grave et cadencé dans les profondeurs de la forêt. Tout en marchant, elle lui expliquait en son langage d'ourse ce qu'elle avait appris depuis peu sur le secret de sa naissance :

— Je t'ai élevé et nourri de mon lait, abusée par ta ressemblance avec les oursons mes fils, conclut-elle, mais tu n'es pas de notre lignée, et je n'eusse sans doute jamais découvert ton origine sans la finesse de

maître Renard, mon compère. Celui-ci, me rendant visite, s'inquiéta fort de ta figure, et se gaussa de moi lorsque je lui affirmai que tu étais mon légitime enfant. Il se mit en quête aussitôt, et s'en fut écouter, le soir, à la porte de tes parents, bûcherons en cette forêt. Connaissant le langage de tes pareils, il démêla ton histoire dans les plaintes que ceux qui te donnèrent le jour font tristement sur ton sort — car ils sont en grande peine de toi — et il vint tout courant me détromper : « Celui-là, dit-il, est de la maudite race des hommes. Tue-le donc sans miséricorde. » Le conseil était bon sans doute, car vous êtes nos ennemis jurés, mais cependant je n'ai pu me résoudre à verser le sang de celui qui a sucé mon lait et que, trois ans durant, j'ai chéri comme mon propre fils. J'ai donc décidé de te laisser la vie ; — et je te rapporte aujourd'hui aux lieux de ta naissance... Mais, nous voici devant la hutte de tes père et mère. Montre-toi bon pour eux, car ils t'aiment au moins autant que j'aime, moi, mes oursons. Adieu, pense quelquefois à la bête qui t'a nourri, et sois aussi brave homme que tu promettais d'être vaillant ours. »

Après avoir dit ces mots, elle leva sa large patte griffue et heurta trois grands coups à la porte de la cabane ; puis, comme on s'en venait ouvrir, elle se débarrassa lestement de son fardeau et reprit en trottinant le chemin de sa caverne.

Le bûcheron apparut sur son seuil et, les yeux écarquillés de stupeur, il considéra le nouveau venu. Cet être, grand comme un homme, velu comme un ours, et portant un visage d'enfant, lui fit tout d'abord grand effroi. Il recula d'un pas et appela sa femme.

— Mon doux Jésus, s'écria-t-elle dès qu'elle aperçut l'étranger, mais c'est notre Jean, notre pauvre Jean tant pleuré. Il te ressemble si fort que tu ne saurais le renier... C'est ton portrait vivant, mon pauvre homme... c'est notre Jean, va, j'en suis sûre... Dieu, comme il a profité ! qu'il est beau ! qu'il est grand !

En disant ces mots, elle se précipita vers son fils et, sans craindre griffes ni dents, couvrit ses joues de baisers.

Jean, interdit, se laissait faire. Bien qu'il ne comprit pas un traître mot de ce que disait sa mère, il devinait à son émoi qu'elle le reconnaissait pour son enfant. Il se rappela les paroles de l'ourse, et s'efforçant de se montrer aimable, il poussait de brefs grognements de joie, faisait le gros dos et se laissait caresser en bête bien docile.



### III



PRÈS les premiers transports de joie, les deux braves gens se trouvèrent fort embarrassés de leur ourson de fils. C'est en vain qu'ils lui parlaient de leur voix la plus tendre; l'autre les écoutait, roulant de bons yeux et dodelinant de la tête, ce qui est, chez les animaux d'où il venait, la façon d'exprimer son contentement. Cependant, malgré la bonne volonté que chacun y mettait, ils ne purent parvenir à s'entendre, et le soir tomba sans que le bûcheron ni la bûcheronne aient arraché à leur enfant quelque son approchant la parole humaine. Mais, ils étaient si heureux d'avoir retrouvé leur garçon qu'ils ne se lassaient pas de l'admirer, et le regardèrent dormir fort avant dans la nuit. Étendu devant la cheminée, Jean ronflait comme un bienheureux.

Dès le lendemain, la mère s'employa de tout son amour maternel à civiliser son ourson.

Elle eut toutes les peines du monde à lui faire accepter des vêtements; il ne les pouvait endurer et les mettait bas dix fois le jour : il fallait qu'elle le rhabillât sans cesse. Enfin, sa patience vint à bout de tant de sauvagerie et d'ignorance. Un beau jour, Jean l'Ours se décida à parler; il babillait à la façon des marmots, et se donnait souvent tant de mal pour joindre par la parole les idées germant sous son crâne, qu'il se prenait les tempes à deux mains et se secouait la tête à grandes

branlées, comme s'il en avait voulu faire tomber les pensées ainsi que les fruits d'un arbre. La bûcheronne n'avait pas oublié non plus de lui rogner fort proprement les ongles qu'il portait maintenant d'une longueur raisonnable.

Après deux grosses années de touchante sollicitude, elle eut enfin la joie d'entendre son enfant s'exprimer, et de le voir se comporter comme tout bon chrétien. Elle s'étonna même de l'intelligence de Jean dont la curiosité éveillée l'étourdissait de questions. Le temps vint vite où la bonne femme fut au bout de son rouleau ; et, un certain soir, à la veillée, elle avoua fièrement à son mari que l'enfant maintenant « en savait autant que père et mère. »

Jean l'Ours était alors dans la sixième année de son âge, mais vous lui en eussiez donné plus de vingt-cinq tant il était haut et robuste, ce qui ne laissait pas d'ailleurs de flatter l'amour-propre de ses parents. Le bûcheron l'emmenait travailler avec lui ; tous deux étaient inséparables. Levés avec le jour, ils s'en allaient par la forêt, leur cognée sur l'épaule, portant dans leur bissac leur pain de midi. Ils ne rentraient qu'à la nuit tombante.

Le dimanche, Jean ne connaissait d'autre délassément que d'errer à travers les futaies. Il partait, armé d'un bâton, et revenait le soir, ramenant sur son dos la dépouille de quelque fauve étranglé sans autre secours que le puissant étau de ses mains. C'était parfois un sanglier assommé au fond de sa bauge, un loup, le crâne enfoncé au détour sombre d'un taillis, un cerf forcé à la course qu'il rapportait, après lui avoir tordu le cou ainsi qu'il eut fait d'un oison.

Il jetait sa proie devant la porte de la cabane paternelle, puis, tirant de l'eau claire au puits, il se frottait à grandes allées de ses bras velus, lavait son corps poissé de sang, et riait de toutes ses dents blanches en racontant ses prouesses.

Ainsi les jours s'écoulaient, heureux et paisibles ; les printemps

succédaient aux printemps, les hivers aux bivers ; les arbres tombaient, leur tour venu, sous la cognée des deux hommes, laissant le bois plus clair par places ; une ride, puis une autre creusait son sillon sur l'honnête visage du bûcheron ; les cheveux de sa femme s'argentaient ; et Jean l'Ours s'épanouissait, plus robuste de saison en saison. Droit comme ces jeunes chênes qu'il couchait sous le tranchant de sa hache, il dépassait maintenant son père de toute la tête ; il portait haut le front, marchant avec cette assurance calme que lui donnait la conscience de sa force, le visage altier, sa chevelure retombant en boucles sur ses larges épaules.

Lorsqu'il eut atteint sa vingt et unième année, un dimanche, au retour d'une de ces chasses qui étaient son unique plaisir, comme il s'asseyait auprès de ses parents, devant le repas du soir, il leur dit tout à coup :

— Je suis en âge de voir le monde. Aujourd'hui, le hasard de ma course m'a conduit jusqu'à la lisière de la forêt ; et, en voyant devant mes yeux des champs et des plaines étalés sous le grand soleil du bon Dieu, j'ai soudain compris que ma destinée m'appelait hors d'ici. Pour la première fois de ma vie, j'ai aperçu le ciel libre au-dessus de ma tête, j'ai vu des nuages, de l'azur, de l'espace ! Aussi je veux m'en aller loin, bien loin, droit devant moi, je ne sais où, pour voir du ciel encore, puis des pays, des hommes, leurs amas de maisons qu'ils nomment des cités et dont j'ai vu miroiter les toits rouges à l'horizon. Je veux tenter la fortune. Cette forêt est trop étroite pour moi : j'y étouffe depuis que j'ai senti le charme de l'espace, et si je reste ici, je mourrai de chagrin. Demain, je partirai !

A son ton décidé, à l'énergie enflammant son regard, ses parents comprirent que ni prières ni supplications ne pourraient fléchir une si ferme résolution. Leur saisissement était tel qu'ils ne trouvaient rien à répondre ; ils courbèrent la tête et de grosses larmes montèrent à



leurs yeux. N'ayant plus goût à manger, ils repoussèrent leur écuelle, et, la gorge serrée, demeurèrent dans un long silence. Mais parfois, à la dérobee, ils contemplaient leur fils, ce qui ne faisait que redoubler leur peine.

— Pars donc, dit enfin le bûcheron, quand il eut dominé son émotion, pars, puisque telle est ta destinée, mais n'oublie point les deux pauvres gens dont tu es l'unique tendresse et le suprême orgueil. Va, Jean l'Ours, je ne doute pas que tu n'accomplisses de grandes choses, mais souviens-toi de nous dans l'heur ou le malheur. Rappelle-toi, quoi qu'il t'advienne, que sous ce modeste abri de branchages, logent deux cœurs bien simples mais ne battant que pour l'amour de toi.

La bûcheronne sanglotait, le visage enfoui dans son tablier; de toute la soirée, elle ne dit mot. A l'heure du coucher, elle ne put qu'étreindre longuement son fils et pleurer encore, la tête contre son épaule.

Jean l'Ours fut bien prêt de céder au spectacle touchant de cette angoisse maternelle; il avait l'âme tendre, et, voyant qu'il causait tant de larmes, il se faisait mille reproches. Il dénoua doucement les bras de sa mère liés à son cou, s'approcha de la fenêtre grande ouverte et resta debout, le regard perdu dans la nuit.

Il se sentait tout ébranlé; l'irrésolution enfiévrant ses tempes. Mais un souffle léger venu de cet horizon lointain qui l'attirait, passa sur ses cheveux, séduisant comme une prometteuse et fraîche caresse, chassant scrupules et incertitudes.

Il ferma les yeux. Sous ses paupières closes, ce fut la triomphante vision du ciel bleu, des fleuves miroitants, des plaines vibrantes de clarté, des terres et des terres étalées sous le soleil, des cités où gîtent les hommes. En sa tête chantait l'appel séducteur de cet espace dont le mystère affolait son esprit d'aventures : « Je partirai, » se dit-il. Une force étrange domptait malgré lui sa volonté de ne point désoler ceux auxquels il devait le jour. Il oublia soudain les larmes de sa

mère, l'angoisse de son père; souriant à un avenir de rêve, impatient de tenter la fortune et de courir le monde immense, il alla s'étendre sur sa couche de feuilles sèches, où il s'endormit d'un sommeil que n'agita nul regret.

Le lendemain, ayant jeté son bissac sur son épaule, armé sa main d'un solide bâton noueux, il prit congé de ses parents.

Il s'éloigna d'un pas ferme et ne se détourna qu'à l'angle du chemin, juste à temps pour voir la bûcheronne s'effondrer sur son seuil, en lui faisant un dernier geste d'adieu.



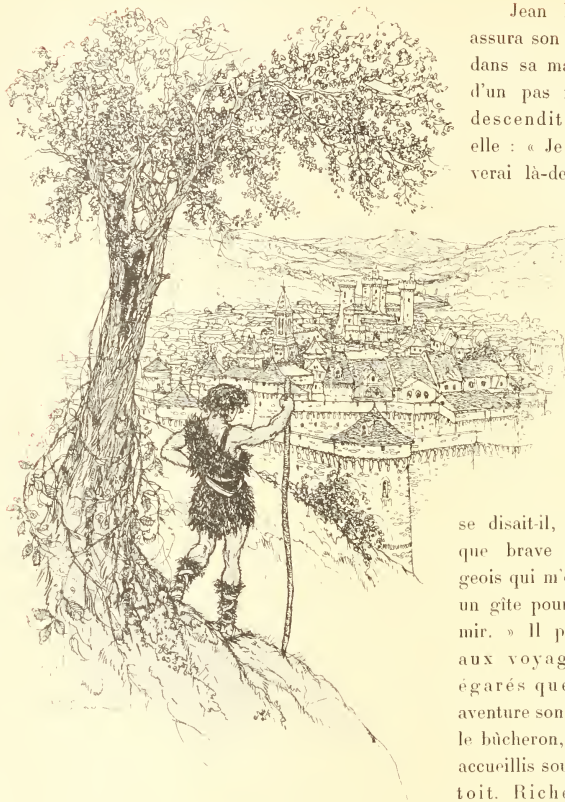
#### IV



L alla, d'abord, tête basse, l'âme agitée de remords, songeant au chagrin des braves gens qu'il laissait derrière lui; mais le chant des oiseaux était si joyeux, l'air si chargé de grisantes senteurs, le soleil si étincelant sur la mousse touffue des clairières que ses soucis bien vite se dissipèrent. Il écoutait, ravi, l'harmonie de la forêt; et bientôt il se mit à chanter, mêlant la gaieté de sa voix aux roulades des merles, au babillage affairé des pinsons. Parfois, au-dessus de lui, un ramier filait, rapide comme une flèche, ivre de liberté, dirigeant son vol vers quelque point inconnu de l'espace; et le jeune homme le saluait de la main, comme le voyageur salue au passage un compagnon de route.

Jean l'Ours marcha longtemps, se reposant au hasard de sa course, près des sources où il puisait pour se désaltérer. Il tirait de son bissac un morceau de pain bis, le mangeait, puis se remettait sans tarder en chemin, tant sa hâte était grande de sortir du couvert des arbres.

Vers la fin du jour, il parvint à l'orée du bois. Le soir descendait sur la terre; çà et là, au-dessus des toits rougis par le couchant, de minces filets de fumée grise montaient dans l'air, tandis que derrière quelques fenêtres s'allumait la lueur jaune des flambeaux de cire: une ville était là, qui allait s'endormir, paisible, dans la nuit.



Jean l'Ours  
assura son bâton  
dans sa main et  
d'un pas résolu  
descendit vers  
elle : « Je trou-  
verai là-dedans,

se disait-il, quel-  
que brave bour-  
geois qui m'offrira  
un gîte pour dor-  
mir. » Il pensait  
aux voyageurs  
égarés que par  
aventure son père,  
le bûcheron, avait  
accueillis sous son  
toit. Riches ou

pauvres, seigneurs ou vilains, moines errants ou coureurs de route, aucun n'avait en vain fait appel à l'hospitalité du bonhomme; ils reposaient leurs membres las, partageaient le pain et l'eau claire, dormaient en confiance tout leur saoul, puis à l'aube suivante ils se remettaient en chemin, après avoir dit grand merci à leur hôte.

En arrivant près de la ville, Jean fut fort surpris de trouver la route coupée par un fossé profond. Il était tard déjà, les guetteurs avaient sonné le couvre-feu; et, derrière ses herses baissées, portes closes, ponts-levis hissés, la cité reposait, silencieuse. Le jeune homme appela; aucune voix ne répondit à la sienne. Il entreprit alors de faire le tour de l'enceinte, espérant découvrir quelque poterne ouverte. Peine inutile: partout, le haut rempart défendu par sa large ceinture d'eau dormante. « Voilà qui est nouveau pour moi, se dit-il, je vais cette nuit, sous les étoiles du bon Dieu, faire le dur apprentissage de ma vie d'aventures. Dormons ici, sous ce buisson. N'ayant pas un sou vaillant, je suis plus heureux que les habitants de ces demeures, car je ne crains point les voleurs. »

Il s'étendit sur l'herbe et, après avoir placé son bissac en guise d'oreiller sous sa tête, il s'endormit fort tranquillement.

Le lendemain, éveillé aux premières lueurs du jour, il secoua la poussière de ses vêtements, puis se dirigea vers la porte de la ville.

Il entra, passa devant les archers de garde, et contempla leur costume et leurs armes.

Lui qui n'avait vu de sa vie que les outils d'un bûcheron et n'imaginait d'autre arsenal que les serpes, coins, haches, scies ou cognées, il admira fort les hallebardes, les pertuisanes dont l'acier bien fourbi étincelait, emmanché au bout d'une longue perche.

Dans les rues, il faisait de longues stations devant les échoppes et les boutiques, découvrant à chaque coup d'œil mille objets dont la forme

l'intriguait et déroutait son entendement. « A quoi peut servir tout cela? » se demandait-il.

Et un singulier malaise s'emparait de lui au fur et à mesure qu'il s'aventurait par le dédale étroit des ruelles.

Il se trouvait fort ignorant des choses de ce monde, et se sentait gêné par les regards que lui jetaient les passants : les femmes le désignaient du doigt, et parfois s'esclaffaient; les hommes se retournaient sur lui, ébaubis de le voir si haut et si robuste; quant aux petits enfants, ils couraient à sa vue se cacher peureusement derrière les jupes de leur mère, comme s'ils apercevaient un hideux croque-mitaine.

Il ne se lassait pas non plus d'admirer les maisons aux façades sculptées, gracieuses dans l'ornementation de leurs poutrelles, le caprice de leurs ogives et le feu de leurs vitraux. A chaque pas il s'arrêtait, tournant gauchement sur lui-même, désorienté, étouffant entre ces murs à fenêtres innombrables d'où le guettaient des yeux intrigués; il regrettait déjà sa forêt.

« Jean l'Ours, tu n'es pas fait pour la vie des cités, mon garçon, conclut-il à part soi, ce qu'il te faut, c'est le grand air, l'espace, et non point ces trous à rats où gîtent tes pareils; car on ne se peut ici tourner ou retourner sans se heurter les coudes à ces maisons dans lesquelles le soleil ne pénètre qu'à regret. Merte donc, et quitte-moi ces lieux : tu n'y vivrais que sottes aventures au milieu de gens qui te dévisagent ainsi qu'une bête curieuse. Voici venir là-bas un homme d'allure honnête : il me dira la route qu'il me faut prendre pour laisser cette cité loin derrière mes talons. »

Il s'approcha d'un gros bourgeois qui, plongé dans ses pensées, descendait la rue, marchant, le front vers le pavé. Il tira poliment son bonnet, et ouvrit la bouche pour parler. L'autre leva les yeux; mais il n'eut pas plutôt aperçu ce grand diable aux longs poils que, le prenant



IL SE SENTAIT GÊNÉ PAR LES REGARDS QUE LUI JETAIENT LES PASSANTS.



pour un de ces tire-laine qui vous dépouillent les gens en plein midi, il se mit à fuir en toute couardise aussi vite que ses courtes jambes pouvaient courir. Témoin de cette fuite dont il ne comprenait pas la raison, Jean



L'ours demeura tout interdit. Force lui fut de poursuivre sa marche au hasard.

Comme il passait devant l'échoppe d'un maître tailleur, il put, pour la première fois en sa vie, contempler son image. L'ingénieux artisan avait disposé sur l'un des côtés de sa boutique un immense miroir de métal poli au-dessus duquel il avait gravé ces mots :

Ce miroir, passant, est pour toi,  
A la seule fin de te convaincre  
Qu'entrant céans fort mal vêtu.  
    Tu en sors,  
    Grâce à tes écus  
    Et à mon art,  
Mieux costumé que prince ou roi.

Jean l'Ours ne savait pas lire, mais intrigué par l'éclat du métal, il s'approcha et, après bien des hésitations, comprit que le personnage qui bougeait lorsqu'il bougeait, souriait lorsqu'il souriait et lui faisait face sans cesse, n'était autre que lui-même.

« Décidément, pensa-t-il, ce bonhomme n'avait pas tort de se garer de moi ainsi que d'un larron. J'ai en somme fort mauvais air sous mon méchant sarreau qui laisse voir mes bras velus. Certes, je mérite bien mon surnom ; et si mon visage ne ressemblait à celui des autres hommes, en vérité, je me prendrais moi-même pour un ours. Dépêchons-nous donc de sortir d'ici ! Le portrait que je vois de moi, n'est pas fait pour me décider à demeurer en une ville où je chercherais vainement mon pareil. »

Ayant ainsi pensé, Jean se remit en route allègrement.

Bientôt il franchit les portes, passa le pont-levis. Lorsqu'il fut en rase campagne, loin de ces hautes murailles derrière lesquelles il avait failli étouffer, il détira ses membres robustes, respira à longs traits, aise et joyeux de se retrouver à l'air vif des plaines.

Il marchait à grandes enjambées, chantant à tue-tête un vieux couplet de bûcheron. Parvenu à un carrefour, il s'arrêta indécis. Huit routes s'offraient à lui. Laquelle prendre ?

« Ma foi, pensa-t-il, aller ici ou là, m'est indifférent. Et la fleurette que voici va me dire quel chemin je dois suivre pour mon heur ou mon infortune peut-être. Que m'importe ! »

Il se baissa, cueillit un bouton d'or qui étalait au soleil l'émail ocré de ses pétales, puis le lança de toutes ses forces contre le ciel. La fleur monta et, chassée par le vent du matin, retomba sur l'une des huit routes.

— Je prendrai donc celle-ci, dit Jean l'Ours.

Il affermit son bissac vide sur son épaule, serra sa ceinture autour de ses reins, et s'engagea joyeusement dans la direction indiquée par le bouton d'or.



## V



ERS midi, comme la faim le tourmentait, il résolut d'entrer dans une grande ferme qu'il apercevait sur la droite, à quelque distance.

— Bonjour, maître, dit-il au fermier, en lui tirant



civilement son bonnet, je suis un pauvre voyageur sans feu ni lieu, ne possédant pour tout avoir que mes deux yeux curieux de voir le monde. Vous plairait-il de me donner à manger?

— Oui-da, mon compagnon, répliqua l'autre. Êtes-vous si simple que vous preniez ma maison pour une auberge ouverte à tout gueux venant? Il n'y a de pain à manger ici que pour qui le gagne. Que savez-vous faire?

— Tout et rien. Dites seulement en quoi je pourrais vous servir, et nous verrons à vous contenter.

— Vous voyez ce grand vilain orme qui, planté là au beau milieu de mon verger, empêche par son ombre les arbres ses voisins de me donner du fruit? Eh bien, j'ai décidé de l'abattre et je voulais justement me rendre à la ville pour y engager des bûcherons, lorsque vous êtes survenu. Si donc vous savez manier la hache, volontiers je vous emploierais à mettre bas ce gêneur.

— Voici qui tombe à merveille! dit le jeune homme en retirant sa veste. Je suis bûcheron bûcheronnant, mon maître, et ne sais rien de plus noble en ce monde que mon vaillant métier. Or ça, faites-moi apporter une cognée, longue de manche, solide d'acier, et je m'en vais vous montrer mon talent.

On alla quérir une cognée. Jean s'en saisit, la soupesa, la fit quelques instants tourner entre ses paumes, enfin, prenant sa distance, il se campa solidement sur ses jambes, et à deux bras leva l'outil.

Il frappa!

Un sifflement aigu! La lame s'abattit, coupant l'air.

Un coup sourd! Le fer entama le bois.

Un craquement sonore, formidable! Et l'arbre, écorcé en miettes, fibres rompues, vibrant de la base au faite, chancela, puis s'abîma sur le sol en une pluie d'éclats et de feuilles.

D'une seule volée, Jean l'Ours venait d'abattre l'orme au ras

du pied, aussi aisément qu'un faucheur fauche un fétu. La cognée s'était brisée par le milieu, et son fer ébréché, tordu, gisait au loin parmi les mousses.

— Eh bien, demanda le jeune homme qui brandissait au bout de son poing le tronçon de son outil, eh bien, fermier mon maître, êtes-vous satisfait ?

Celui-ci que l'arbre eût écrasé sous sa chute, s'il ne s'était avisé de faire un heureux bond de côté, lui répondit, encore blême de peur et tremblant de tout son corps :

— Par tous les saints du Paradis, je me déclare ici votre très humble serviteur, et me tiens pour si satisfait de vos services que je vous demande en grâce de bien vouloir poursuivre votre chemin... Ça, valets, qu'on aille quérir force victuailles pour en bourrer le bissac de cet honnête garçon. Quant à nous, tirons de notre escarcelle trois beaux écus d'or au soleil ! Ce n'est point trop cher payer le merveilleux travail d'un aussi vaillant maître.

Ce disant, il poussa Jean l'Ours aux épaules, lui faisant maintes révérences, la bouche en cœur, l'échine basse. Il lui mit son écot dans la main, l'aida à charger son bissac gonflé de provisions, et le salua fort humblement une dernière fois.

— Au revoir, gentil bûcheron. Que Dieu vous garde !

Puis, dès que le jeune homme eut franchi son seuil, il referma précipitamment derrière lui la lourde porte de sa ferme, mit la barre, poussa les verrous et, ravi d'être enfin débarrassé d'un si redoutable compère, il l'accabla à part soi de malédictions, et le souhaita fort cordialement à tous les diables.

Cependant, tout étourdi de semblable aubaine, Jean l'Ours s'éloignait à grands pas, talonné par la crainte que le fermier, se ravisant, le rappelât pour lui rogner son salaire.

Dès qu'il eut perdu la ferme de vue, il s'installa à l'écart de la route,

mangea à son appétit, but à sa soif, puis, reprenant son bâton, il poursuivit son chemin droit devant lui.

Vers le soir, comme il songeait à s'arrêter au premier village venu pour y écorner ses écus en demandant fin souper et bon gîte, il rencontra un charretier qui lui sembla fort embarrassé. Sa voiture s'était ensablée au creux d'une ornière profonde; et c'est en vain qu'il jurait, claquait son fouet, frappait son cheval : les roues ne bougeaient pas, enfoncées presque jusqu'au moyeu dans la poussière.

Deux compagnons suaient sang et eau, poussant de leur mieux aux rayons; rien n'y faisait, attelage, ni gens : la voiture tenait au sol comme si elle y avait pris racine. Elle portait une lourde charge de poteries que ces trois hommes allaient vendant de ville en ville; ce n'étaient que poêlons et terrines, écuelles et pichets, cruches et plats emmaillotés de paille et ingénieusement entassés.

— Holà, mes maîtres, fit Jean, en apercevant leur embarras, je crois qu'un petit coup de main aiderait à vous tirer d'affaire. Voulez-vous que je m'en mêle? Je pense en cette occasion pouvoir vous être de quelque utilité.

L'un des marchands lui répondit :

— Brave compagnon, si vous nous tirez de ce pas, nous vous donnerons volontiers un petit écu pour votre peine. Voici tantôt trois heures que nous travaillons à nous sortir de ce maudit trou, et nous sommes, vous le voyez, aussi avancés qu'aparavant. Cette damnée charrette ne bouge ni à hue ni à dia! Allons, poussez à la roue, de toutes vos forces, je m'en vais fouetter ma bête.

— Point n'est besoin de votre cheval, mon maître, répliqua Jean l'Ours en souriant. Otez-vous seulement de là, et laissez-moi faire tout seul : ceci est pour moi jeu d'enfant.

Il se débarrassa de son bissac, retroussa ses manches, et se glissa sous la voiture. Puis, s'arc-boutant des coudes et des genoux, il fit le



gros dos... et houp! d'un seul coup de reins enleva attelage, voiture et chargement. Mais il y alla de si bon cœur qu'il culbuta le tout fort proprement sur le revers du fossé.

Ce fut un horrible fracas de vaisselle brisée, une pluie tintante d'éclats et de tessons, tandis que le cheval, les quatre fers en l'air, lançait des ruades à la lune qui commençait à se montrer.

— Ah, brigand! scélérat! maudit! s'écrièrent les trois marchands. Que la peste t'étouffe, chien de maladroit, nous voici ruinés par ta faute!



Et se ruant contre lui, ils l'accablèrent de coups, tapant du fouet, des poings, des pieds.

Jean l'Ours rompaît devant leur attaque, parant les horions de son mieux.

— Doucement, mes maîtres, doucement! Tout beau! criait-il sans se mettre en colère, — car il se souciait aussi peu de leurs coups qu'un éléphant s'inquiète de la piqure des mouches. — Ménagez-vous et ne vous meurtrisiez point à me frapper ainsi. J'ai cru bien faire; je ne suis coupable en ceci que de ne point connaître ma force. Allons, paix, que diable, ou je vais me fâcher à mon tour! Paix, vous dis-je!

Mais loin de les apaiser, ce discours ne fit que les courroucer davantage.

— Eh bien, soit donc, s'écria Jean l'Ours, je vais vous mettre à la raison, braillards que vous êtes!

Il empoigna lestement chacun d'eux au collet, et, les rassemblant en sa seule main droite, il se mit à les secouer d'importance, tant et si bien que leurs pauvres têtes s'entrechoquaient, dansaient au bout de leur cou comme des noisettes sur leur tige.

— Vous tairez-vous maintenant?

Le nez saignant, les joues meurtries, les trois hommes demandèrent grâce. Et, lorsque Jean l'Ours les lâcha, ils n'eurent de force que pour tomber à ses genoux et le prier en tremblant de leur laisser la vie.

— Relevez-vous, leur dit-il, je ne vous veux point de mal, et suis en vérité fort marri de cette aventure. Pour vous prouver en outre que je n'avais en vous aidant nul malicieux dessein, je veux, suivant mes moyens, réparer le dommage que je vous ai causé contre ma volonté. Tenez, voici trois écus d'or, c'est là toute ma fortune. Prenez-les, je vous les donne de bonne grâce, et regrette seulement de ne pouvoir faire davantage.

Il ramassa son bissac et quitta les trois marchands sans daigner retourner la tête.

La nuit tombait. Il résolut alors de souper tant bien que mal du restant de ses provisions. Il chercha par la campagne un buisson où il put s'abriter; puis, l'ayant trouvé, il mangea, s'étendit ensuite tout de son long et s'endormit à la belle étoile.

Les premières lueurs de l'aube l'éveillèrent. Il écouta le chant des alouettes, regarda le soleil qui émergeait à l'horizon dans le rougeoiement de l'aurore, puis, après avoir à son aise contemplé ce spectacle, il se leva et se remit en chemin.

Il voyagea trois longues semaines, s'arrêtant parfois dans les villages, les bourgs ou les hameaux pour demander du travail. Mais, dès qu'il avait montré sa force, on se hâta de se débarrasser de lui.

Il atteignit ainsi, chassé de partout, la frontière du royaume, et entra bravement sur le sol étranger.





Où, un jour qu'il cheminait, assez embarrassé de son corps dont la prodigieuse vigueur lui causait plus de déceptions que de joies, il aperçut devant lui un homme singulier qui marchait, portant aisément sur sa tête une lourde pierre de taille.

Il doubla le pas pour le rejoindre, et sa stupéfaction fut grande en constatant que le bizarre voyageur trainait avec lui deux pesants boulets de fonte suspendus à sa ceinture par des chaînes de fer.

Poussé par la curiosité, il lui adressa la parole :

— Me permettrez-vous, mon maître, de vous demander pourquoi vous courez les routes en ce surprenant équipage ?

— Hélas, répondit l'homme



à la pierre de taille, croyez bien que si je chemine, ainsi chargé, ce n'est pas pour mon plaisir. Mais la nature m'a fait si léger que, si je ne prenais la précaution de m'alourdir, vous me verriez non pas marcher sur terre comme les autres hommes, mais bien dans l'air, au moins à cinquante toises au-dessus de votre tête. Vous concevez ce que cette infirmité a de pénible pour moi. A cette hauteur, je ne trouve rien à manger ni à boire, et n'aurais au pis-aller que la maigre ressource de rencontrer quelque coq de clocher, certes fort bon à indiquer le vent, mais impropre à mettre cuire au pot. Il me faut donc me lester de telle manière que je ne quitte pas le sol; sans quoi, je mourrais de faim.

— Voilà qui est bien étrange en vérité, répliqua Jean l'Ours, et je vous plains de tout mon cœur.

Les deux hommes poursuivirent quelque temps leur chemin en silence. Jean, de temps en temps, prenait du recul pour mieux juger de l'aspect de son nouveau compagnon. Il s'étonnait grandement à part lui de son aisance et de sa désinvolture : la pierre ne paraissait guère plus peser à sa tête qu'un duvet au corps d'un oison. Quant aux deux boulets ils traînaient à sa remorque, sautillant, voltigeant; et n'eût été le bruit affreux qu'ils faisaient en égratignant les cailloux de la route on les eût cru, certes, aussi légers que deux bulles de savon.

Jean regardait de tous ses yeux, se rapprochait, s'éloignait à nouveau, réfléchissant à cet étrange phénomène. Soudain, il reprit la parole :

— Mais, j'y songe, l'ami, peut-être pourrai-je vous être de grande utilité? Apprenez en effet que le Ciel m'a doué d'une force prodigieuse, laquelle m'embarrasse au moins autant que vous empêche votre malencontreuse légèreté. L'idée me vient d'employer ma fatale vigueur à votre soulagement. Qu'en dites-vous? Rien ne coûte d'essayer. Jetez-moi donc votre pierre de taille et détachez-moi vos boulets. Je suis

homme à vous maintenir ici-bas, croyez-moi, et je me fais fort, rien qu'en vous posant la main sur l'épaule, de vous empêcher de vous envoler. Allons, c'est dit, n'est-ce pas ? Essayons !

— Voyons cela, dit l'homme philosophiquement.

Il se débarrassa de ses fardeaux, et put à sa grande joie se convaincre que Jean l'Ours ne l'avait pas trompé.

— O merveille, s'écria-t-il, sous votre robuste poigne, je me sens calé sur mes jambes mieux que jamais je ne le fus ! Mais, par Dieu, ne me lâchez pas, mon compère, et cheminons ainsi de compagnie. Je vous suis grandement obligé et veux me vouer à votre service pour reconnaître votre bonté envers moi.

— J'accepte volontiers, répliqua Jean. Mais, comme il pourrait se faire que, pour notre commune défense, je vienne à avoir besoin de mes deux bras, et me voie forcé de retirer ma main de vous, voici ce que je vous propose : nous achèterons au prochain village une corde que vous prendrez égale en longueur à la distance ordinaire à laquelle vous montez en l'air. Vous vous l'enroulerez autour du corps, de façon que si, par aventure, j'étais contraint de vous laisser envoler, vous n'ayez qu'à la laisser choir de là-haut où vous seriez. Je tirerai sur le bout traînant à terre et saurai bien vous ramener à moi. Ce sera jeu d'enfant. Chaque soir, à l'heure du coucher, je ne manquerai pas de vous ficeler solidement à quelque arbre, poteau ou rocher : ainsi vous pourrez goûter paisiblement le repos de vos nuits... Dis-moi maintenant ton nom, camarade, car il sied de nous tutoyer sans autres cérémonies, puisque désormais nous allons partager la même existence.

— Voici une question bien naturelle, mais qui m'embarrasse fort. Mon nom, dites-vous, oui, certes, mon nom... eh bien, sachez, mon compère, qu'à ma souvenance je ne crois pas en avoir jamais eu. N'ayant, depuis que je suis en ce monde, connu ni parents ni amis, j'ai été plus occupé jusqu'ici de combattre mon infirmité que du soin de me

baptiser. Mais, pour vous être agréable, j'y songerai dès la nuit close ; et après avoir dormi un bon somme, je vous dirai demain le nom que j'aurai choisi.

— Il ne faut point remettre au lendemain ce que l'on peut faire le jour même. Écoute, puisque tu es si léger, j'ai bien envie de t'appeler *Plume-au-Vent*. Cela te va-t-il ?



— Tope, répliqua l'autre, ça me va. Et toi, quel est ton nom ?

— On me nomme Jean l'Ours.

Ils poursuivirent leur voyage et arrivèrent bientôt devant une haute montagne qui leur barrait la route.

Elle se dressait, abrupte et solitaire, dans la désolation de ses flancs à pic, où s'accrochaient çà et là des touffes de bruyère et quelques pieds soufriteux de ravenelles.

Les deux compagnons demeurèrent un instant fort perplexes, se demandant s'ils n'allaient pas rebrousser chemin. C'est en vain que leurs yeux exploraient la haute muraille nue : pas le moindre sentier

taillé dans le roc, aucune saillie, rien que la pierre lisse, coupée de failles étroites envahies par la lèpre verdâtre des lichens. Quelques lézards gris, pointant leur tête curieuse hors des fissures où ils gitaient, contemplaient de leurs yeux de jais l'embarras des voyageurs.



Autour de ceux-ci, la campagne était déserte.

— Il n'y a donc personne dans ce maudit pays, dit enfin Jean l'Ours.

Et il se campait successivement vers les quatre points cardinaux, dardant ses regards sur tout l'horizon. Impatienté, il frappa le sol du pied, puis soudain :

— Écoute, Plume-au-Vent, reprit-il, je m'en vais te laisser t'envoler, et du haut des airs comme d'un observatoire, tu exploreras les alentours. Peut-être y découvriras-tu quelque brave paysan auprès de qui nous renseigner ?

En achevant ces mots, il retira la main de dessus Plume-au-Vent. Celui-ci s'enleva en un bond prodigieux, environ à cinquante toises du sol.

Arrivé là-haut, il mit la main au-dessus de ses yeux :

— Ah ! s'écria-t-il, j'aperçois à une petite lieue de nous, une créature humaine couchée tout de son long par terre, et qui travaille à je ne sais quoi. Tire sur la corde, Jean l'Ours, et descends-moi de mon perchoir ! J'ai bien remarqué l'endroit où se trouve cet homme ; nous allons nous y rendre, aussitôt que tu m'auras ramené sur mes jambes.

Jean l'Ours hala son compagnon, puis tous deux partirent à la découverte.

Après avoir marché une heure, ils aperçurent celui dont Plumeau-Vent avait parlé. Étendu à plat ventre sur le sol, il maniait une longue scie dont la lame était engagée sous le pied de la montagne. Ils s'approchèrent sans que l'homme daignât se retourner.

— Hé, l'amî ! cria Jean l'Ours, à quelle étrange besogne te livres-tu donc là ?

Au son de cette voix, l'autre se redressa ; il essuya d'un revers de main la sueur qui coulait sur son visage, et tranquillement répondit :

— Vous le voyez, maître, je scie cette montagne qui m'empêche de passer, et j'espère bien avoir terminé ma tâche avant que le soleil disparaisse à l'horizon. Puis il se remit à l'ouvrage.

Stupéfaits, les deux compagnons le regardaient faire. Il tirait et poussait son outil en cadence ; et, à chaque détente de ses bras, les dents de la lame entraient plus avant dans la pierre qu'elles entaïmaient comme du bois tendre.

Il eut bientôt découpé une circonférence dont le diamètre suffisait au passage d'un homme.

— Maintenant, fit-il, comme se parlant à lui-même, voici le hic. Il s'agit de dégager cette ouverture...

Jean l'Ours prit la parole :

— Il faudrait, si je comprends bien, chasser au dehors cette sorte de cylindre que vous venez de découper.





W. P. W. W.

ILS SE SUSPENDIRENT A LA CORDE DE PLUME-AU-VENT QUI LES ENLEVA.

— Justement...

— Eh bien, si vous voulez me permettre de profiter du passage, je vous offre bien volontiers mes services.

— Certes oui, de grand cœur, mais je ne vois pas trop...

— Patience, patience, répondit Jean l'Ours.

Il attacha Plume-au-Vent à une lourde pierre pour éviter qu'il ne s'envolât et, libre de ses mains, il saisit son bâton ferré, attaqua la montagne à l'endroit que la scie avait entamé.

Il asséna contre le roc un tel coup de pointe que celui-ci vola en éclats.

— Vois-tu, mon brave scieur, dit-il, à chacun son tour. Repose-toi, je vais travailler pour tous.

Émerveillé, celui-ci le regardait démolir le granit, puis soulever des blocs à écraser un éléphant et les lancer loin de lui aussi aisément qu'un enfant fait d'une balle.

Jean l'Ours disparut, avançant dans le trou, au fur et à mesure qu'il le déblayait.

Bientôt les alentours furent jonchés de débris; et du fond de la galerie une voix joyeuse retentit :

— Voilà qui est fait! Je suis au bout, je vois le jour de l'autre côté de cette damnée montagne.

Jean reparut alors, ruisselant de sueur.

— Ouf, dit-il, il faisait chaud à travailler dans ce fâcheux couloir.

Il s'épongea le front, se reposa quelque peu, reprit haleine, puis s'occupa de détacher Plume-au-Vent lequel, retenu prisonnier à son bloc de pierre, trouvait le temps bien long.

— Ami, dit le scieur à Jean l'Ours, maintenant que je t'ai vu à l'œuvre, je te reconnais humblement pour mon maître, et je serais fort honoré de te servir, si toutefois tu y consens. Vous m'avez l'air, tous

deux, ton compagnon et toi, de courir le monde; et, comme je n'aime rien tant que les aventures, je n'ai d'autre désir que de me joindre à vous.

— Soit donc, répliqua Jean, viens avec nous, mon brave. Et puisque tu t'entends si bien à couper les monts, je t'appellerai *Tranche-Montagne*. Ramasse donc ta scie, et en route!

Ils s'engagèrent tous trois dans le couloir rocheux, et débouchèrent sur une ravissante vallée où serpentait un large fleuve.

Ils eurent tôt fait de le passer sans même se mouiller les chevilles. Ils se suspendirent à la corde de Plume-au-Vent qui les enleva, malgré leur poids, à plus de cinq toises au-dessus de l'eau, et les conduisit sur l'autre bord en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. Il marchait en effet dans l'air beaucoup plus vite que nous sur terre: ce qui s'explique aisément si l'on veut bien considérer que, n'ayant ni sol à fouler, ni cailloux à froisser sous ses semelles, il pouvait faire à sa guise, telles enjambées qu'il lui plaisait.

Parvenus à la rive opposée, ils avisèrent à redescendre.

Comme ils passaient, en leur étrange équipage, près d'un haut chêne, Jean l'Ours s'accrocha à une branche et s'y assit à califourchon. Il s'occupait à ramener Plume-au-Vent en halant sur la corde, lorsqu'il sentit soudain l'arbre s'agiter sous lui. Il se cramponna au feuillage; mais le chêne vira, tourna, s'enleva, puis brutalement s'abattit, l'entraînant dans sa chute.

Tranche-Montagne culbuta par-dessus son maître; et la secousse fut si forte que Plume-au-Vent, au bout de son cordeau, dansait, zigzagait et tanguait comme un cerf-volant sous la rafale.

— Que diable se passe-t-il donc? s'écria Jean l'Ours d'une voix courroucée, en sortant sa tête des branchages où son corps demeurait empêtré.

Il distingua alors un gros homme aux épaules trapues qui se tenait debout à quelque distance.

Celui-ci, dès qu'il aperçut ce visage émergeant de la ramure, ôta poliment son bonnet, s'approcha, et dit :

— Pardonnez-moi, mon maître, j'ignorais que vous fussiez perché sur cet arbre au moment où je l'ai déraciné, et je serais désolé de vous avoir causé le moindre dommage.

— Comment, répliqua Jean l'Ours en se dépêtrant et s'avançant vers lui, c'est à vous que je dois d'avoir si rudement mordu la poussière! Tuidieu, quelle poigne! Touchez là, l'ami, vous méritez d'être des nôtres.

Il tendit la main au déra-



cinéur et, ayant halé Plume-au-Vent, il le lui présenta ainsi que Tranche-Montagne dont le nez saignait un peu par la faute d'un caillou sur lequel il avait donné par hasard.

La connaissance fut bientôt faite, et l'homme aux larges épaules consentit de grand cœur à se joindre aux trois compagnons.


— Puisque tu jettes si galamment ton arbre à terre, camarade, je t'appellerai *Tords-Chêne*, lui proposa Jean l'Ours.

— Va pour Tords-Chêne, répondit l'autre, le nom me plaît, car, en vérité, je tords le cou d'un chêne aussi aisément que le commun des mortels tordrait le cou d'un oison.

Tranche-Montagne ramassa sa scie, Plume-au-Vent acheva d'enrouler sa corde sur ses hanches, Tords-Chêne détroussa ses manches, Jean l'Ours s'épousseta un peu, et on partit sans tarder, car le soleil commençait à descendre derrière la crête des monts.



## VII

OMME le soir tombait, les quatre voyageurs arrivèrent dans un village, et se mirent en quête d'une auberge.

Ils en trouvèrent une à quelque distance des dernières maisons, au bord d'une route à l'extrémité de laquelle ils aperçurent la haute silhouette d'un vieux château.

— Quel est ce bâtiment? demanda Jean l'Ours à l'aubergiste qui était accouru à leur rencontre. Auriez-vous pour voisin quelque roi, prince ou duc?

— Ah, Messire, répondit l'autre en donnant des signes de frayeur, ne parlons pas de cela. Entrez plutôt dans ma salle basse où vous réjouirez vos narines à la saine odeur des poulardes rôties. J'ai, là-haut, au premier étage, des chambres avec de bons lits aux draps blancs fleurant la lavande, des chambres où on peut dormir son bon sommeil de chrétien sans avoir rien à démêler avec les spectres, fantômes, démons, diables, loups-garous et revenants qui mènent leur damné sabbat derrière les murs de ce château...

L'hôte jeta autour de lui des regards furtifs, puis, désignant d'un doigt tremblant la masse sombre du castel maudit :

— Entrez vite, Messieurs, murmura-t-il; il ne fait pas bon en ce pays-ci rester dehors, la nuit venue! Et rien que de voir cette sinistre bicoque, toute noire sur le gris du ciel, j'en ai froid à travers les os.

Les quatre amis, qui avaient grand faim, entrèrent sans se faire prier plus longtemps.

Jean l'Ours demeura songeur tout au long du dîner ; les singuliers propos de l'aubergiste lui trottaient par la tête. Aussi, à peine la table fût-elle desservie, qu'il s'écria :

— Holà, maître, apportez-nous un large flacon d'hypocras, des coupes pour mes amis et moi, puis prenez votre gobelet : vous allez trinquer avec nous. Asseyez-vous à nos côtés, et contez-nous l'histoire de ce château ensorcelé ; je n'aurai de repos que je ne l'aie entendue tout au long.

L'hôte alla chercher son gobelet. Après maintes cérémonies, il prit place sur un escabeau en face des quatre convives. Il leur sourit, emplit leurs coupes, puis, détirant béatement ses jambes et croisant les mains sur son ventre, il soupira :

— Par Dieu, notre Dame la Vierge et Messires les Saints patrons de ce pays, il fait meilleur en mon auberge que dans le manoir son voisin. Ce feu qui pétille sur notreâtre, cette bonne odeur de nos volailles, tantôt rôties pour vous, et que nos narines expertes reniflent encore de-ci de-là par notre salle basse, voilà qui réjouit le cœur d'un honnête aubergiste. Feu mon père — Dieu ait son âme, — parlant de ce bonheur d'avoir auberge à soi, disait...

Jean l'Ours qui ne se tenait point d'impatience, l'interrompit :

— Hé là, tout beau, maître ! Trêve de discours en l'air ! A vous entendre je vous reconnais homme à aimer bavarder ; mais puisque dame votre langue me paraît si bien pendue, ne l'usez point de grâce à philosopher sur les intimes joies du foyer. Aiguisez-la plutôt d'un bon coup d'hypocras, et dites-nous l'histoire de ce château...

— Mon Dieu, Messire, dit l'hôte après avoir bu une large rasade, je ne sais à la vérité pas grand'chose de précis et ne pourrai vous dire que les racontars courant le pays. Bien d'autres que j'ai connus



pourraient vous renseigner mieux que moi... Il en est venu de tous les coins du monde, exprès ou par hasard. Ils se sont assis à cette même table où vous êtes, je leur ai parlé comme je vous parle — il y en avait de beaux et de laids, de jeunes et de vieux — puis ils m'ont quitté pour tenter l'aventure. Mais jusqu'ici pas un seul n'est revenu... pas un seul...

Il se tut, coupa avec les mouchettes la mèche des chandelles qui charbonnait, puis après avoir bu un coup, il poursuivit :

— Sachez donc, Messires, que depuis des années et des années ce château est abandonné. Feu mon père assurait bien de son vivant qu'il se rappelait l'avoir vu habité, mais je dois avouer que je l'ai toujours connu tel. On dit que derrière ses murs de belles princesses sont enfermées, retenues captives par un terrible enchantement. Il y aurait aussi des salles pleines d'or et de pierres précieuses gardées par des démons, gnômes, esprits, géants, bêtes féroces et autres créatures effroyables. Beaucoup sont venus, impatients de tenter l'aventure, se fiant à leur bonne étoile ou à leur vaillance; je vous le disais tout à l'heure. Le plus grand nombre a péri misérablement en tentant l'escalade du mur extérieur, qui atteint près de cent toises; d'autres ont franchi la crête après des miracles d'habileté. On les a vu disparaître de l'autre côté, mais aucun n'a jamais reparu. Qu'y a-t-il derrière ce mur?... Nul mortel ne le saurait dire. J'ajouterai cependant que j'ai vu de mes yeux une épaisse colonne de fumée noire s'élever de cet enfer; qu'un aigle plane souvent au-dessus du donjon où il doit avoir bâti son aire; et que, cinq ou six fois l'an, on entend par les airs, la nuit, comme une sinistre passée de diables ou de fantômes : des voix, des cris, un cliquetis d'armes et de chaînes, un galop effréné de chevaux hors d'haleine. C'est, prétendent les gens bien informés, l'enchanteur qui va rendre visite aux princesses prisonnières. Mais je ne nierai, ni n'affirmerai; car, outre que ce passage est fort bref, je n'ai jamais eu la folle curiosité ni le courage d'ouvrir

ma fenêtre pour le contempler. Baigné de sueur froide, le poil hérissé de terreur tout au long de ma carcasse, et plus qu'aux trois quarts mort d'angoisse, j'ai tout juste la force, dans ces horribles minutes, de me cacher sous mes draps, et de prier en grande ferveur l'oraison contre les spectres que je tiens du curé d'ici.

— Vive Dieu! repartit Jean l'Ours, voilà qui me met l'eau à la



bouche! Quel récit! Tout y est : fantômes, enchanteurs, démons, mystère, et mille chances sur une de laisser sa peau en une semblable affaire! Qu'en dites-vous, camarades? Pour moi, dès demain, je veux tenter l'aventure. Êtes-vous de la partie? Parlez sans jactance, gêne ni forfanterie. Il y a en cette auberge place pour les trembleurs, lâches, couards et poltrons. Si l'un de vous hésite ou sent son cœur mollir en sa poitrine, qu'il demeure ici, les pieds sur les chenets! Il attendra en toute quiétude le jour de notre retour qui, si j'en crois notre hôte, risque fort de ne luire jamais.

— Nous te suivrons, Jean l'Ours, répondirent les trois autres, quand bien même le chemin qui conduit à ce château nous mènerait tout droit en enfer.

— Voilà qui est parlé! A la bonne heure. Or ça, buvons frais, compagnons! Profitons de cette nuit pour banqueter et joyeusement deviser. Qui sait! Demain, peut-être nos crânes serviront-ils de coupes à messieurs les corbeaux! Allons, gai, gai, de l'hypocras!



## VIII



Le lendemain, à l'aube, les quatre amis quittèrent l'auberge. Rien ne put les retenir, ni les discours sensés de l'hôte, ni les prières de son épouse qui ne pouvait détacher de Jean ses yeux baignés de pleurs.

« Hélas, gémissait-elle, à part soi, est-il Dieu possible qu'un si beau jeune homme s'en aille de gaieté de cœur au-devant de la mort? »

Elle le trouvait, en effet, fort avenant de visage, ignorant qu'il fut sous ses vêtements, velu comme un ours.

Après de touchants adieux, ils s'éloignèrent en chantant.

Ils n'emportaient rien qu'un solide épieu d'acier, qui devait les seconder dans leur escalade. De loin ils apercevaient la muraille, haute et sinistre, toute grise, piquée çà et là d'arbustes rabougris qui, ayant poussé au creux des pierres, balançaient sous le vent la tristesse de leurs rameaux desséchés.

Ils marchèrent deux bonnes heures.

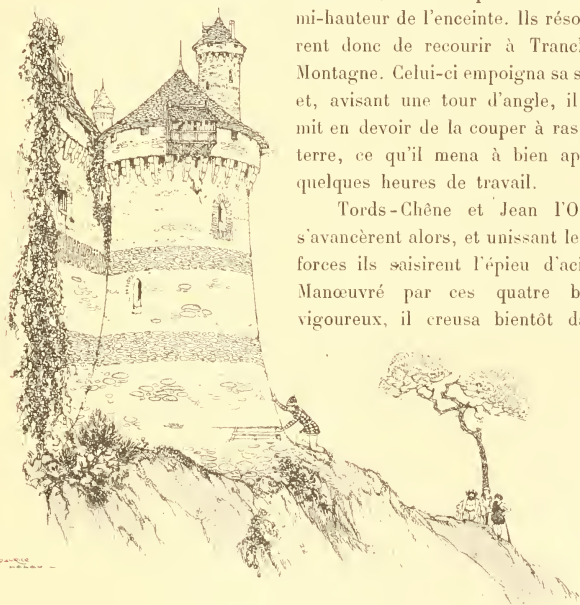
Au fur et à mesure qu'ils approchaient, ils distinguaient mieux les détails; et ils ne purent se défendre d'un mouvement d'horreur, lorsqu'ils s'aperçurent que, ce qu'ils avaient pris de loin pour des branchages desséchés pendant aux fentes des pierres, n'était que les squelettes noircis de leurs infortunés devanciers.

Parvenus au pied de la muraille, ils contemplèrent un instant en silence ce hideux spectacle. Autour d'eux, le sol était jonché de crânes, d'ossements, d'armes, de débris d'échelles, de paquets de cordes. Au-

dessus de leurs têtes, le long du mur fatal, demeuraient accrochés à de grandes tiges de fer, plantées pour faciliter l'escalade, les corps décharnés de ceux qui étaient tombés avant d'atteindre le faite.

Mais la vue de cette désolation n'ébranla pas le courage des quatre compagnons. Ils tinrent conseil. Tout d'abord ils songèrent à utiliser Plume-au-Vent; mais celui-ci, ne pouvant s'élever qu'à cinquante toises dans l'air, aurait à peine atteint à mi-hauteur de l'enceinte. Ils résolurent donc de recourir à Tranche-Montagne. Celui-ci empoigna sa scie et, avisant une tour d'angle, il se mit en devoir de la couper à ras de terre, ce qu'il mena à bien après quelques heures de travail.

Tords-Chêne et Jean l'Ours s'avancèrent alors, et usant leurs forces ils saisirent l'épieu d'acier. Manœuvré par ces quatre bras vigoureux, il creusa bientôt dans



les moëllons une large brèche. Soudain la tour, n'étant plus maintenue par sa base, chancela, puis s'éroula avec un horrible fracas.

Les quatre compagnons saluèrent sa chute par de bruyants cris de joie, puis, gravissant les éboulis, ils se précipitèrent dans l'intérieur du château.

Mais quelle ne fut pas leur stupeur en posant le pied à l'intérieur de ce mystérieux domaine!

Au lieu de la cour, de l'espace libre qu'ils s'attendaient à trouver derrière le rempart, ils n'apercevaient qu'une vaste clairière au bord d'une immense forêt dont les arbres paraissaient si serrés qu'ils formaient comme une palissade infranchissable.

Et, tout à coup, alors qu'ils étaient à peine remis de leur étonnement, un monstre horrible surgit à l'orée du bois, fonça sur eux.

— A moi, Tords-Chêne! cria Jean l'Ours qui, sans réfléchir, abandonna Plume-au-Vent, lequel partit d'un bond à cinquante toises dans l'air, emportant avec lui l'épieu d'acier confié à ses soins.

Tords-Chêne et Jean l'Ours firent rapidement face à la bête; elle avait un corps de taureau et un long cou de serpent au bout duquel, venimeuses, bavant le feu et crachant la fumée, se balançaient, menaçantes, deux têtes de crocodile.

— A toi l'une, Jean l'Ours! à moi l'autre! commanda Tords-Chêne.

Ce disant, il empoigna à la gorge la tête de gauche et la broya comme un fétu, tandis que son compagnon, d'un coup de poing, faisait de la tête de droite jaillir os, sang et cervelle.

Le monstre bondit en arrière, laissant en sanglant trophée ses gorges aux mains de ses vainqueurs; puis, à nouveau, il se rua sur eux: deux têtes lui étaient repoussées!

Et le combat recommença.

Trois fois vaincue, la bête revint trois fois à la charge. Ses adversaires faiblissaient, c'était fait d'eux. Ruisselants de sueur, couverts de

sang, ils luttèrent en désespérés. Elle s'élançait pour la quatrième attaque, lorsque soudain elle s'abattit sur les genoux en poussant un horrible cri. Du haut des airs Plume-au-Vent, voyant le danger, venait de lâcher son épieu qui, entré dans les reins du monstre, le clouait maintenant au sol, comme une épingle fixe à la muraille le corps frêle d'un papillon.

— Victoire! victoire! cria-t-il de son poste élevé.

Aussitôt, Jean le hala à lui, et tous s'embrassèrent, joyeux d'avoir, grâce à l'intelligence de leur gentil ami, échappé à un effroyable trépas. Ensuite ils achevèrent l'affreux animal et retirèrent l'épieu de son corps.

Ils se disposaient à gagner la forêt...

Mais, ô épouvante! Leurs cheveux se hérissèrent sous leurs bonnets, ces braves tremblèrent, un frisson de peur les saisit : lentement, majestueusement, la forêt tout entière s'avancait, marchait sur eux!

Ils voulurent fuir...

Mais, en se retournant, ils s'aperçurent que, derrière leurs talons, le rempart s'était refermé de lui-même. Ils allaient périr, écrasés entre les arbres et la muraille!

— Mettez-vous derrière moi! Laissez-moi faire! ordonna Tords-Chêne.

On obéit. Et le vaillant compagnon, retroussant amplement ses manches, les bras dardés en avant, attendit.

La forêt descendait la pente de mousse sur laquelle elle semblait glisser, muette, terrifiante, sans un frémissement de feuilles, sans un geste de ses branches.

Il y eut un émouvant silence...

Et, entre ces hommes qui attendaient et cette masse qui marchait, l'espace diminuait seconde par seconde. Les arbres mouvants, alignés tronc à tronc, allaient, mur implacable, précédés de leur ombre, qui comme une marée d'encre montait, lente, envahissant les herbes brin à brin. Bientôt cette ombre lécha les pieds des quatre compagnons, bai-

gna leur ceinture, leur poitrine, leur tête, et soudain les engloutit dans sa nuit.

Alors en ce noir, Tords-Chêne, seul contre cette armée, combattit. Ses mains puissantes empoignaient chênes, frênes, bouleaux, les tor-daient, les déracinaient et les rejetaient, morts, à ses pieds. Une pluie de terre crépitait, lugubre, tombant des racines comme le sang coule d'entraillles arrachées...

Maintenant, la forêt, ayant tout envahi, se pressait contre l'enceinte. Et l'on ne voyait plus que des cimes et des cimes. Seuls, la chute régulière des arbres, le craquement des branches rompues indiquaient qu'une lutte effroyable se poursuivait là-dessous. Et la route que l'invisible Tords-Chêne se frayait en bas, traçait à la surface de cet océan de verdure un long sillage mouvant!

Enfin, après des heures et des heures, la vaillance de l'homme eut raison de la forêt : le dernier fût s'écroula, secoué par l'infatigable poigne de Tords-Chêne; et les quatre compagnons, sortant de cette ombre maudite, saluèrent le soleil avec de longs cris d'allégresse.

Le jour était sur son déclin : une lueur pourpre frangée d'or pâle teintait le ciel; et, sous les rayons qui ensanglantaient les vitraux, le château se dressait, muet, imposant, formidable.

Il était bâti de pierre grise sur des assises de porphyre; de larges perrons de marbre blanc donnaient accès dans les appartements dont les portes grandes ouvertes paraissaient inviter les voyageurs à entrer. A l'intérieur, pas un bruit; sur les toits, pas un oiseau perché; pas un moineau blotti sous les gargouilles : rien. Partout le silence, un silence de tombe, rendant plus majestueux encore l'aspect de cette demeure, sinistre, dans la mélancolique flambée du crépuscule.

Inquiets, les amis n'osaient avancer, redoutant quelque attaque imprévue; mais au bout d'un instant, l'auguste calme régnant autour d'eux les remit en confiance.





LE CHATEAU SE DRESSAIT, MUET, IMPOSANT, FORMIDABLE.

Ils s'embrassèrent étroitement, en se félicitant d'avoir échappé au trépas ; ils remercièrent Tords-Chêne, le héros de cette dernière aventure ; puis, ayant puisé courage en cette étreinte, ils partirent d'un même pas et montèrent de front les degrés du perron.

En entrant dans le château, ils s'étonnèrent de le trouver aussi bien entretenu que si ses hôtes de jadis venaient à peine de le quitter. Au lieu des toiles d'araignées, de la poussière, du désordre et des ruines qu'ils s'attendaient à rencontrer en une semblable solitude, ils ne virent que parquets luisants, meubles intacts, tentures fraîches.

Sur les dressoirs bien cirés, étincelait la vaisselle d'or et d'argent ; les sièges aux dossiers fleurronnés étaient alignés le long des murs tendus de soie ; les flambeaux garnis de hauts cierges se dressaient sur de longues tables en chêne, si soigneusement fourbies qu'on s'y pouvait mirer.

Ils traversèrent plusieurs salles, ne se lassant pas d'admirer la hauteur des plafonds, le luxe de l'ameublement, l'ordre magnifique établi partout.

Et, comme dehors le soleil venait de disparaître, soudain, toutes les lumières du palais s'allumèrent ensemble. Au bout de chaque chandelle une flamme scintilla ; et la mystérieuse demeure se trouva illuminée des combles au sous-sol. Volets et auvents se fermèrent d'eux-mêmes ; sous le manteau de la cheminée, le feu qui couvait, s'éveilla, pétilla, puis dansa en gaies flammèches ; sur les trépièdes de bronze, des cônes d'encens grésillèrent, répandant un parfum délicieux ; et un son lointain de harpes et de violes parvint, mélodieux, jusqu'aux oreilles des quatre compagnons.

Guidés par cette musique, ils pénétrèrent plus avant ; et comme ils arrivaient à une haute salle voûtée, dallée de malachite, incrustée d'ivoire et d'ébène, l'orchestre mystérieux se tut.

Ils s'arrêtèrent.

Devant eux une longue table paraissait dressée à leur intention.

Elle était chargée de mets succulents : dans des coupes d'onyx reposaient des fruits magnifiques ; la vaisselle était d'or, et les gobelets taillés dans le plus pur cristal. Une joyeuse file de flacons s'alignait sur la nappe tissée du lin le plus fin ; quatre couverts étaient mis, et devant chacun, un siège à haut dossier ouvragé semblait attendre son convive.

— Or ça, mes amis, dit Jean l'Ours, mettons-nous à table, sans cérémonie. Je meurs de faim ; et si j'en juge sur la convoitise qui anime vos yeux, je crois que, comme moi, vous ferez dignement honneur au festin que nous offre le maître mystérieux de cette maison.

Tous s'installèrent. Et bientôt ils oublièrent, en festoyant, les cruelles émotions de cette rude journée. Les mets étaient exquis, et les vins généreux. Le repas achevé, nos quatre compagnons, se sentant les membres las, n'éprouvèrent nulle envie de veiller fort avant dans la nuit.

Tords-Chêne était de tous le plus fatigué. Tranche-Montagne, le voyant se frotter à deux poings ses bons yeux lourds de sommeil, prit la parole :

— Notre ami que voici a fait aujourd'hui si vaillante besogne qu'il a grand hâte et besoin de se reposer. Je propose donc de nous mettre, chacun, en quête d'un bon lit.

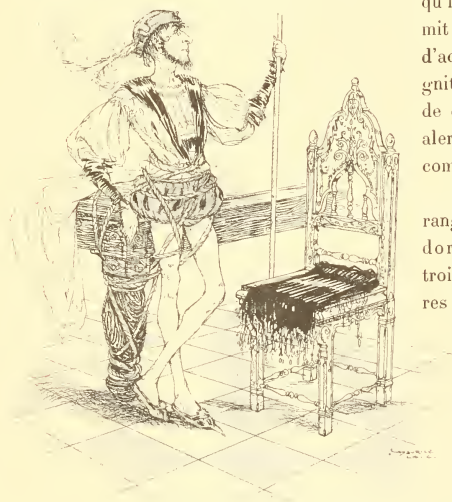
— Oui-da, répondit Jean l'Ours, je ne me fie qu'à moitié à l'hospitalité d'un châtelain qui envoie au devant de ses hôtes un monstre à deux têtes et une forêt ambulante. Nous pourrions payer cher notre sommeil. Voici donc, à mon sens, ce qu'il conviendrait de faire. Ne nous éloignons pas d'ici, car nous connaissons cette pièce, mais nous ignorons ce qu'il y a à côté : « On sait ce que l'on a, on ne sait pas ce que l'on trouve, » dit le proverbe ; et il sied en cette heure de comprendre toute la sagesse de cette maxime. Étendons-nous donc sur ce magnifique parquet, avec un coussin comme oreiller. Trois de nous

dormiront, tandis que le quatrième veillera à la sécurité commune.

Ce projet fut adopté sans autre discussion. Le sort, auquel on s'en remit pour désigner qui demeurerait éveillé cette première nuit, tomba sur Plume-au-Vent.

— Garde-toi surtout de céder à la fatigue, ami, lui recommandèrent les autres. Ouvre l'œil, et si tu sens le sommeil t'alourdir, pince-toi jusqu'au sang! Songe que de ta vigilance dépend peut-être notre salut à tous.

On attacha solidement Plume-au-Vent à la table pour éviter



qu'il s'envolât, on lui mit en mains l'épieu d'acier et on lui enjoignit, si besoin en était, de crier à la moindre alerte pour éveiller ses compagnons.

Puis chacun s'arrangea à sa guise pour dormir; et bientôt trois rontlements sonores montèrent sous la voûte de la salle seigneuriale.

Plume-au-Vent, les yeux béants, l'oreille aux écoutes, veillait de son mieux...



Le lendemain, aux premières lueurs du jour, nos trois compagnons s'éveillèrent, frais et dispos. Mais quel ne fut pas leur émoi, en apercevant Plume-au-Vent affalé sans connaissance au pied de la table à laquelle sa corde le retenait.

Jean l'Ours courut vers son ami, lui souleva la tête pendant que Tords-Chêne lui frottait les tempes avec du vin, et que Tranche-Montagne le contemplait, tout ébahi.

Les soins qu'on lui prodiguait, le rappelèrent vite à la vie; il étternua, toussa, puis étternua à nouveau, et enfin ouvrit deux grands yeux éttonnés qu'il promena autour de lui. Puis, soudain, la conscience lui étant revenue :

— Vite, mes amis, dit-il, détachez-moi que je puisse aller faire un tour en l'air, sous les solives du plafond et gigoter là-haut en toute liberté, à seule fin de m'assurer de la validité de mes membres. Tudieu, je suis roué, rompu, moulu, mis en charpie!

On le délia rapidement; mais au grand éttonnement de tous et à sa profonde stupéfaction, il ne s'enleva point : il demeurait gisant sur le parquet où il se démenait, agitant bras et jambes, se tournait et se retournait avec des frétilllements de poisson hors de l'eau.

— Oh, oh, criait-il, miracle!... oh, oh, merveille!... oh, oh, bien-heureuse aventure!... Je suis lourd, entendez-vous, lourd comme plomb!... Regardez-moi! mais regardez-moi donc! J'ai retrouvé mon

pois; je suis pesant, tout comme un autre! Ah, ennemi de mon cœur, généreux assommeur, béni sois-tu! Que tous les saints du Paradis te prennent en leur puissante garde! Tu m'as sauvé du pire des martyres. Holà, que je m'essaye à danser, courir, marcher! A moi, sol bienheureux, te voici désormais marié à mes semelles! Tu leur appartiens, oui, sol mignon, terre de mes rêves!... O joie, ô bonheur, ô ravissement!

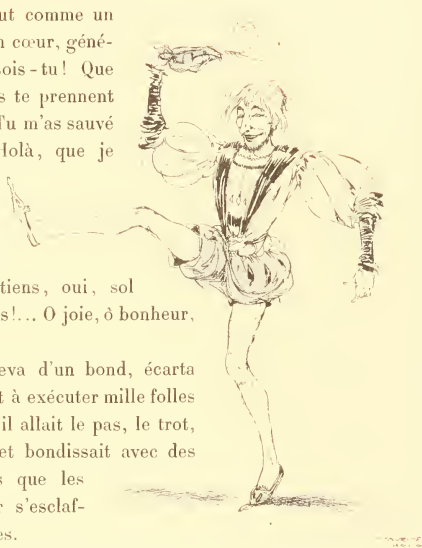
Plume-au-Vent se leva d'un bond, écarta ses compagnons, et se mit à exécuter mille folles gambades et pirouettes; il allait le pas, le trot, le galop, puis culbutait et bondissait avec des mouvements si comiques que les assistants à le regarder s'esclafaient, se tenaient les côtes.

Il finit par sauter au cou de chacun de ses amis, et, après les avoir embrassés à grands bras, il alla choir de lassitude le long d'un mur où il resta assis, suant et souillant, tandis que les autres suffoquaient de rire.

Jean l'Ours se calma le premier :

— Mais, par Dieu, Plume-au-Vent, que t'est-il arrivé?

— Du diable, si je le sais. Ma mémoire est chavirée, ma tête pesante comme un caillou, mon entendement défoncé. Voyez donc là-haut, sous mes cheveux, si je n'ai point une bosse; cela me cuit terriblement. Et je ne me rappelle rien, sinon que j'ai dû recevoir par derrière



un furieux coup de bâton. Je vous regardais dormir, tout tranquille, et cela m'est advenu sans que je sache, ma foi, ni comment ni pourquoi.

— En effet, s'écria Tranche-Montagne, qui se penchant vers Plume-au-Vent lui soufflait sur le crâne pour écarter ses cheveux, tu as récolté là une maîtresse bosse, mon brave camarade ! Et il va falloir te bassiner cela toute la journée avec du vin chaud. Demain, il n'y paraîtra plus.

— Dix jours, dix mois, dix ans je la bassinerais, cette mignonne bosse, cette adorable, cette divine ! oh, mes amis, mes amis ! Le coup m'eût-il rompu les os, mis à nu la cervelle que je bénirais encore l'inconnu qui me le porta. Ce bâton mystérieux a dû démolir en moi le fatal quelque chose qui me condamnait à planer ! Fini de voler maintenant ! Fi de l'air et de son domaine ! Et vive à tout jamais le bon et solide plancher des vaches !

— Nous aurons le fin mot de cette attaque surprenante, dit Jean l'Ours. En route, mes amis, explorons ce château du pied au faite. Maintenant que me voici reposé et qu'il fait grand jour, je ne serais pas fâché de trouver quelque adversaire à qui parler, histoire de me dégourdir les bras.

Toute la journée s'écoula en vaines recherches. Et, la nuit venue, Tords-Chêne fut désigné pour monter la garde.

Le matin, au réveil, on le trouva étalé tout de son long avec une bosse plus terrible encore que celle qui, la veille, ornait le crâne de Plume-au-Vent. Mais, moins heureux que ce dernier, le pauvre Tords-Chêne ne tira comme tout profit de cette meurtrissure qu'un effroyable mal de tête. Tout ébaubi, il ne put donner non plus la moindre explication de son étrange blessure.

Les quatre amis eurent beau aller, venir, monter et descendre, battre le palais en tous sens, ils ne découvrirent point la moindre trace de leur mystérieux ennemi.



La troisième nuit, ce fut le tour de Tranche-Montagne, que l'on releva le jour suivant en aussi piteux état que ses camarades.

— Par Dieu, s'écria Jean l'Ours, je suis désolé de ce qui t'arrive, mon pauvre Tranche-Montagne, mais ravi que ce soit enfin à moi de veiller ce soir ; car j'ai furieuse envie de caresser les côtes de l'insolent qui vous a mis à mal.

L'heure vint où Jean l'Ours devait prendre sa garde. Il se glissa sous la table et disparut derrière la nappe dont les pans le recouvrirent tout entier. Avec son couteau, il fit à la hauteur de ses yeux deux trous dans la toile ; et, ainsi, voyant sans être vu, il attendit.

De longs instants passèrent. Rien d'insolite n'était venu troubler le paisible sommeil de ses compagnons, et Jean l'Ours commençait à s'impatienter de son long et inutile affût, lorsqu'une horloge, quelque part dans le château, sonna les douze coups de minuit.

Le dernier avait à peine retenti, qu'une porte secrète, dissimulée



dans la tapisserie, tourna lentement sur ses gonds. Et, aux yeux étonnés de Jean l'Ours, apparut la créature la plus bizarre que l'on puisse imaginer : c'était un nain aux jambes torsées comme des vrillons de vigne, au visage ridé comme une pomme

cuite ; son menton en galoche était orné d'une barbe, et si longue, si longue qu'elle balayait le sol derrière lui. Il avait des bras démesurés, de larges épaules, une vaste poitrine, et portait sur son dos un mouton tout écorché ; dans la main gauche il tenait une broche à rôtir. Il s'avancait, marchant à pas de loup sur la pointe de ses pieds difformes, et lançait autour de lui des regards méfiants.

D'un bond, Jean l'Ours se jeta au-devant de lui.

— Bonsoir, laid sapajou, lui cria-t-il, que viens-tu faire ici, à cette heure ?

L'autre, pour toute réponse, brandit perfidement sa broche, et en asséna un coup si puissant sur la tête de Jean l'Ours que ce dernier en vit trente-six chandelles, et plus. Le nain l'eût certes assommé, comme il avait fait de ses compagnons, si le rusé Jean, en prévision de semblable accident, n'avait pris soin de se matelasser le crâne avec le duvet de trois coussins bourré sous son bonnet.

Il chancela pourtant, mais reprenant vite son aplomb :

— Doucement, vilain gnôme, s'écria-t-il, je vais t'apprendre à saluer de la sorte les gens de ma qualité !

Il s'élança sur le nain. Mais celui-ci se déroba lestement, et se mit en ricanant à tourner autour de la table. Quand Jean l'Ours passait d'un côté, il se sauvait de l'autre. Cette course dura longtemps. Enfin les adversaires, fatigués tous deux, s'arrêtèrent ; et, séparés par le long panneau de chêne, ils se regardèrent sans mot dire.

Ce fut Jean l'Ours qui, le premier, rompit le silence :

— Enfin, que viens-tu faire ici ? Parle, je te promets de te pardonner le mal que tu as voulu me faire, si tu contentes ma curiosité.

— Voilà qui est parlé, répondit l'autre, et te voici devenu raisonnable. Sache donc, mon fils, que je viens ici uniquement pour rôtir ce mouton. Voudrais-tu m'aider, en tournant la broche ?

— Volontiers. Mais, embroche ta bête avant de m'approcher.

J'aime mieux savoir cet outil dans le ventre de ton animal que de le sentir rebondir sur ma tête.

Le nain embrocha le mouton et le déposa devant le feu sur les landiers de la haute cheminée.

— Là, voici qui est fait, dit-il d'une voix papelerde. Approche, mon fils, approche, mon mignon, et tourne-moi cette broche, que notre rôti ne brûle pas.

Jean l'Ours, méfiant à bon droit, ne se pressait pas d'approcher.

— C'est que, dit-il d'un air stupide, je ne sais pas tourner la broche, moi. Montre-moi comment il faut faire et je tâcherai de t'imiter.

Le nain s'amusa de sa naïveté.

— Grand benêt, lui dit-il, vois, ça n'est pas plus difficile que ça.

Il s'assit sur l'escabelle, au bord de lâtre, et se mit à tourner la broche.

Jean l'Ours fit quelques pas en avant, et vint s'accroupir devant le feu, feignant de suivre avec la plus grande attention, la leçon de son maître. Mais ses mains travaillaient à la dérobée; et, ayant ramassé la longue barbe du nain qui traînait à terre, elles la nouaient en trois tours solides au pied massif de la table.

— A ton tour maintenant, dit l'horrible petit homme.

Il se leva, mais, se sentant retenu par la barbe, il poussa un cri de rage.

— A nous deux, nabot, mon cadet! s'exclama Jean l'Ours triomphant.

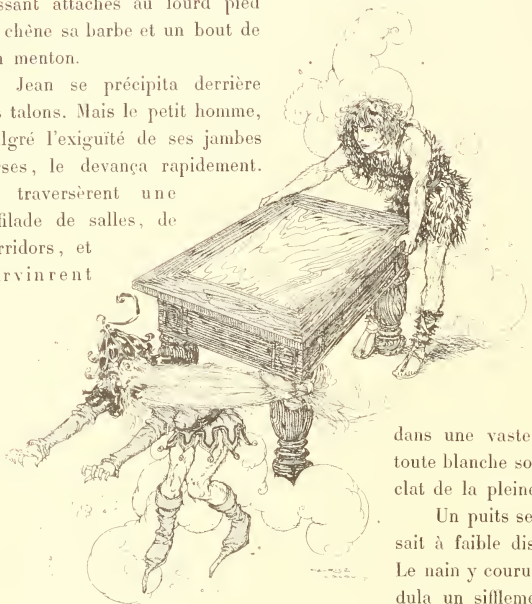
Il s'apprêtait à sauter à la gorge du nain, lorsque celui-ci se mit à fuir, entraînant derrière lui la table accrochée à sa barbe.

Jean s'arc-bouta sur ses jambes, se cramponna au meuble; il tirait de son côté, le nain tirait du sien en faisant d'atroces grimaces.

Une secousse plus violente fit culbuter Jean; et le nain délivré s'échappa d'un furieux effort, le visage en sang, hurlant de douleur,

laissant attachés au lourd pied de chêne sa barbe et un bout de son menton.

Jean se précipita derrière ses talons. Mais le petit homme, malgré l'exigüité de ses jambes torses, le devança rapidement. Ils traversèrent une enfilade de salles, de corridors, et parvinrent



dans une vaste cour, toute blanche sous l'éclat de la pleine lune.

Un puits se dressait à faible distance. Le nain y courut, modula un sifflement bizarre. Soudain, un

aigle gigantesque s'abattit du haut des airs, se posa sur la margelle et déploya toutes grandes ses ailes. En un clin d'œil, le fugitif s'installa à califourchon sur cette singulière monture; et homme et oiseau disparurent dans le puits.

Jean l'Ours ne put retenir un cri de fureur et de dépit. Il s'approcha, se pencha au-dessus de l'orifice béant; mais il ne distingua rien.

Il fit alors le tour de la cour, en réfléchissant à cette étonnante aventure, se frottant parfois les yeux pour s'assurer qu'il ne rêvait pas. Il ne pouvait s'expliquer la soudaine disparition de l'aigle et du nain.

Il revint vers le puits, et ramassa de gros pavés qu'il y jeta. L'oreille tendue, il épia le fracas de leur chute contre le fond. Mais les pierres, une à une, s'échappaient de ses mains et descendaient, silencieuses, dans la nuit de l'abîme. Pas un écho, pas un bruit ne montait; rien : on eût dit que ce trou conduisait tout droit jusqu'aux insondables profondeurs de l'enfer.

Jean l'Ours revint alors, tout pensif, sur ses pas. Et, bien que dans l'acharnement de la poursuite, il n'eût pas remarqué le chemin suivi, il le reconnut aisément aux larges traces de sang laissées par son adversaire.

Il rejoignit donc ses compagnons qui dormaient tous trois comme des bienheureux.

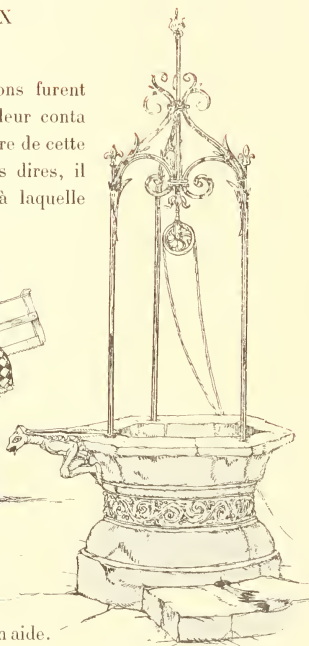
Il respecta leur sommeil; et, allant s'asseoir au coin de l'âtre, il acheva sa nuit à chercher dans sa tête le mot de cette singulière énigme.



**D**ES que ses compagnons furent éveillés, Jean l'Ours leur conta la mystérieuse aventure de cette nuit. A l'appui de ses dires, il montra la longue barbe du nain à laquelle



adhéraient encore des lambeaux de chair. Ils s'étonnèrent fort et reprochèrent affectueusement à Jean de ne pas les avoir appelés à son aide.



— Ma foi, leur dit-il, vous dormiez si paisiblement que je n'ai point jugé utile de troubler votre repos, et vous me voyez tout heureux au contraire que les cris de ce maudit nain ne vous aient point éveillés en sursaut.

Ils décidèrent alors de se mettre aussitôt en campagne. Ils se guidèrent sur les taches de sang, et parvinrent sans encombre à la cour où se dressait le puits. Ils se penchèrent, mais leurs yeux ne virent que de l'ombre et de l'ombre.

Plume-au-Vent se lamentait :

— Fatal coup de bâton ! Que j'ai de regrets de ne pouvoir plus m'envoler. De là-haut j'aurais scruté cette profondeur mystérieuse ; mais, hélas, à quoi suis-je bon désormais ?

— Ne te désole pas, gentil Plume-au-Vent, dit Jean l'Ours. Il faudrait des yeux de hibou ou de chat pour percer la nuit de ce trou ; et fusses-tu à cent toises au-dessus de lui que tu n'y verrais goutte.

Les quatre compagnons lancèrent alors des pierres dans le puits ; puis, courbés au-dessus, ils écoutèrent comme Jean avait écouté la nuit précédente : rien toujours !

Découragés, ils s'assirent au pied de la margelle ; et chacun médita en silence.

— Écoutez, dit enfin Jean l'Ours, ce n'est pas en nous croisant les bras que nous parviendrons jamais à mener à bien cette aventure. Il faut agir, morbleu ! Je vais descendre dans ce puits, et je saurai ce qui s'y passe, dût-il m'en coûter la vie. Il ferait beau voir que je n'ose entreprendre ce qu'un vilain gnôme de nain a accompli cette nuit sous mes yeux ébahis. Puisqu'il y est entré, il faut que j'y entre à mon tour ! N'essayez point de me retenir : il ne peut m'arriver rien de pis que mourir, et la mort ne me fait pas peur !

En vain, les trois autres s'efforcèrent de le détourner de ce projet, lui affirmant que c'était pure folie ; il ne voulut pas en démordre. Rien

n'y fit, ni raisonnements, ni supplications; ils parlèrent tour à tour sans le convaincre. La sagesse de leurs avis ne fit qu'exaspérer l'entêtement de leur téméraire compagnon :

— J'y descendrai, morbleu, vous dis-je, envers et contre tous!

Puis il conclut d'une voix impatientée :

— Pour l'amour de Notre Seigneur, laissez-moi en repos avec vos jérémiades; toi, Tords-Chêne, si tu veux me seconder, va me déraciner autant de jeunes arbres que tu pourras, prends-les sveltes, hauts et droits, puis apporte-les ici.

Tords-Chêne s'exécuta de bonne grâce. Il revint bientôt avec une ample moisson de bouleaux, de frênes et de hêtres.

— Voilà qui est bien, dit Jean l'Ours. Maintenant, attache-moi solidement ces arbres bout à bout, et descends-les dans le trou.

Tranche-Montagne, à l'aide de sa scie, coupa les racines au ras du tronc; et Tords-Chêne, saisissant les deux premiers fûts à sa portée, les noua l'un à l'autre aussi aisément qu'il eût fait de brins d'herbe. Il les engagea dans le puits, les assujettit à un troisième, à un quatrième, et ainsi de suite, laissant au fur et à mesure ce mât singulier s'enfoncer dans l'abîme.

Enfin, quand il en eut de la sorte attaché cent cinquante, il sentit une résistance venir d'en bas et pensa avoir atteint le fond : en effet, la gigantesque perche, abandonnée à elle-même, demeura immobile, comme reposant sur une assise solide.

— Victoire! s'écria Jean l'Ours. Vous voyez bien que la patience vient à bout de tous les obstacles. Ne vous disais-je pas que, si creux que soit ce trou, nous finirions pourtant par en atteindre le fond.

Il s'approcha du puits, s'assura lui-même de la solidité de ces arbres noués bout à bout, puis, après être resté pensif quelques instants, courbé au-dessus de l'orifice béant d'où montait une écœurante et tiède odeur de cave, il revint vers ses amis :



— Allons, fit-il, d'une voix qu'il voulait gaie, l'heure a sonné où je vais me séparer de vous, mes chers compagnons. Je veux descendre le premier. Demeurez ici tous trois et faites bonne garde. Attendez sept jours pleins; et, si ce laps de temps écoulé, je n'ai point reparu, c'est que je serai mort ou prisonnier...

Il hésita, jeta sur ses frères d'aventure un bon regard attendri, puis acheva d'un coup :

— Votre cœur alors vous dira ce qu'il vous faudra faire : soit descendre dans l'horreur de ce puits mystérieux pour me délivrer ou me venger... soit vous éloigner à jamais d'un lieu devenu mon tombeau.

— Nous jurons de t'attendre ici fidèlement sept jours pleins, s'écrièrent ses trois compagnons en levant la main droite. Nous prenons Dieu le père à témoin de notre serment.

Alors Tords-Chêne fit un pas en avant, et d'une voix grave il ajouta :

— Nous jurons aussi par Dieu le père, Jésus son fils et Marie, la Vierge très sainte, que nous te suivrons dans ce gouffre, le délai de sept jours écoulé. Où que tu puisses être nous te découvrirons ! Plutôt cent fois la mort que de revenir sans Jean l'Ours à la face du ciel.

— Nous le jurons, répétèrent ensemble Plume-au-Vent et Tranche-Montagne.

— Adieu, frères, dit alors Jean l'Ours d'une voix étranglée par l'émotion. Adieu !

Il se déroba aux embrassements de ses compagnons, qui, le visage baigné de larmes, lui souhaitaient bonne chance, et il s'élança vers le puits.

Il enjamba la margelle, fit de la main un dernier signe d'adieu, et, entourant de ses bras le tronc de l'arbre qui dépassait, il se laissa glisser dans l'abîme.

Il descendit rapidement, déchirant ses vêtements aux angles des pierres, frôlant au passage les immondes habitants de ces profondeurs.

De monstrueuses araignées, accroupies au bord de leur repaire, fixaient sur lui les globes phosphorescents de leurs yeux; des cloportes géants grouillaient, bombant le dos sous leur ignoble carapace; des vers d'une longueur insolite nouaient leurs anneaux gluants à ses chevilles, tandis que d'énormes crapauds lui soufflaient au visage leur haleine empestée.

L'intrépide Jean l'Ours poursuivait sa descente, bravant cette vermine. Tout en haut, au-dessus de lui, le ciel n'apparaissait que comme un disque exigu de lumière, plus étroit à mesure qu'il s'enfonçait.

Soudain, une angoisse horrible baigna ses tempes de sueur, hérissa ses cheveux; un cri de terreur lui échappa : il était parvenu au bout de son chapelet d'arbres, et ses jambes maintenant se balançaient dans le vide!

Sous la paume de ses mains crispées il sentait le tronc rugueux fuir pouce par pouce, et son corps descendre d'autant. Les pieds ballants, il frétillait, tordu de convulsions folles, s'épuisant en élans prodigieux pour tenter de s'arracher au néant, de hisser sa chair pantelante dont le poids le tirait vers l'abîme; ses ongles s'enfonçaient dans le bois, ses dents se plantaient dans l'écorce; tout ce qui, en lui, pouvait saisir, griffer, mordre, travaillait à retarder la chute horrible...

Et pourtant, lentement, désespérément, il glissait.

De ses mains crevées, de ses lèvres, de ses gencives écrasées contre les fibres, le sang coulait, aveuglait ses yeux, poissait son visage...

Jean l'Ours tombait!

Ses doigts le soutenaient encore; ils s'ouvrirent, mais se rattrapèrent, s'agrippèrent à la saillie étroite de roc, point d'appui fatal sur



ET POURTANT, LENTEMENT, DÉSESPÉRÉMENT, IL GLISSAIT.

lequel Tords-Chêne, croyant le fond du puits atteint, avait calé sa longue perche. Suspendu à cette pierre, les bras raidis, Jean l'Ours cria, appela; sa voix répercutée par les parois clama son agonie, monta, puis se perdit là-haut vers ce point lumineux qui indiquait le ciel. Il écouta : pas un bruit, rien que le grouillement de la vermine contre les murs.

Alors, il se révolta; il eut un sursaut dernier d'énergie et de rage : il voulait vivre malgré l'impossible, malgré tout. Un effort surhumain raidit ses muscles, fit craquer ses jointures; il s'enleva : son menton, son cou, puis sa poitrine effleurèrent le roc. Mais soudain ses forces le trahirent; et il retomba, inerte, au bout de ses poignets...

Il allait mourir; il pleura...

Ses membres s'engourdirent, sa tête s'inclina, un éblouissement de visions rapides flamboya sous son crâne. Ce fut l'évocation radieuse des souvenirs, un peu de rêve avant le grand sommeil : des images, des couleurs, de la clarté dans cette ombre de sépulcre. Il revit les grands arbres de sa forêt natale, l'ourse, son père, sa mère, les visages de ses compagnons d'aventures, puis tout cela tournoya, s'éparpilla en une ronde vertigineuse... et de nouveau régna l'affreuse nuit du puits.

Une fatigue délicieuse l'envahit, comme une somnolence de l'âme et du corps; il ferma les yeux, perdit conscience : ses mains s'ouvrirent, lâchèrent prise, et tout d'une masse il croula dans l'abîme...

Un terrible fracas d'eau qui s'ouvre, un creux béant d'où jaillissent des trombes écumantes, une pluie de gouttelettes crépitant, monotone, puis à nouveau le silence; l'onde refermée, sa surface plissée de rides, cernée de grands ronds paisibles qui s'éloignent, fuient, gagnent les rives... Jean l'Ours était tombé dans un lac profond!

Sa chair sous le coup de fouet des vagues se ranima, se défendit d'instinct contre la noyade: ses bras et ses jambes s'agitèrent; il se débattit. Enfin, au contact de cette fraîcheur glacée trempant son corps,

il reprit connaissance, et, se sentant couler, il se mit à nager de toutes ses forces.

Bientôt sa tête émergea ; il ouvrit les paupières, et demeura ébloui.



Autour de lui, c'était le jour : une douce lumière, venant de quelque point mystérieux ouvert sur le ciel, répandait son exquise clarté sur un paysage enchanteur. Au bord du lac un château s'élevait, campant son pied de marbre blanc dans le velours d'une prairie qui étalait sa verdure jusqu'à l'horizon barré par un haut mur de roc. Le site tout entier était enfermé dans une immense grotte dont l'œil apercevait à peine les limites. Il régnait sous cette voûte une molle tiédeur ; pas un souffle n'agitait l'air où stagnait le parfum subtil des fleurs éparses au gré des pelouses.

Jean l'Ours respira à pleins poumons. Son sang, plus vif, circula librement en ses veines ; son œil étincela : une énergie nouvelle enflévrant ses membres. A larges brasses il se dirigea vers le point le plus proche de la côte ; et, dès qu'il eut abordé, il se jeta à genoux pour remercier le Ciel de sa délivrance.

## XI



PRÈS s'être reposé quelques instants, l'intrépide Jean l'Ours se remit en route, marchant à de nouvelles aventures.

Il gravit le perron du château qui paraissait inhabité, poussa la lourde porte et entra dans une chambre magnifique.

La première créature qu'il rencontra fut l'horrible nain de la veille. Accroupi sur le sol, geignant et gémissant, il avait devant lui une boîte d'ivoire dans laquelle il puisait de l'onguent dont il se frottait le menton.

Au bruit que fit Jean l'Ours en entrant, il se retourna et, reconnaissant son redoutable ennemi, il se prit à trembler de la tête aux pieds. Il ne chercha pas à fuir, mais vint se prosterner devant lui :

— Ne me faites pas de mal, maître, implorait-il d'une voix dolente,



tandis qu'en signe d'humilité il frappait de son front les dalles du parquet. Je puis vous être utile peut-être. Ne me tuez pas ! Grâce, grâce, seigneur, je me rends à votre merci. Me voici devant vous, suppliant ; vous ne voudrez pas ôter la vie à une pauvre créature comme moi, infirme et débile, à un misérable nain qu'écraserait sans effort l'une de vos semelles.

— Tu ne parlais pas ainsi hier soir, l'amî. Je suis payé pour me méfier de toi : ma tête endolorie garde encore le cuisant souvenir de ce que tu appelles ta faiblesse. Te raillerais-tu de moi, vilain monstre ?

— Hélas, non, cher seigneur. Sachez en effet que toute ma force résidait dans ma seule barbe : en la perdant, j'ai du même coup perdu cette vigueur qui vous a paru surprenante ; et je suis maintenant plus faible qu'un petit enfant. Grâce, grâce, épargnez-moi !

— Soit, je veux bien te croire et te laisser la vie ; mais en échange, j'exige de toi que tu me serves fidèlement en tout ce qui me plaira de t'ordonner.

En entendant ces mots, le nain se releva, vint entourer de ses bras nouveaux les genoux de Jean l'Ours, et le remercia avec effusion :

— Oui, je vous servirai, seigneur, en toute fidélité. Je suis prêt à m'y engager par les serments les plus sacrés. Désormais, vous êtes mon seul maître. Parlez, commandez : j'obéirai !

— Bon, dit Jean l'Ours, sers-moi donc loyalement à partir de cette minute. Et si je suis content de toi, je te récompenserai en te rendant ta barbe que je conserve sur moi comme un glorieux trophée.

À ces paroles, le nain sauta de joie et se mit à cabrioler par la chambre, exécutant mille culbutes qui firent rire Jean l'Ours aux larmes.

— Seigneur, s'écria-t-il, quand il eut calmé ses transports, je suis à vous, corps et âme. Que ne ferais-je pas pour ravoïr ma barbe chérie ? Écoutez donc : je veux commencer déjà à vous payer ma dette de reconnaissance en vous contant ce que je sais de ce mystérieux château.



Il s'élança vers une haute chaise à dossier ouvragé, la poussa devant son nouveau maître, puis s'inclinant :

— Daignez prendre place, seigneur, dit-il humblement, car mon discours sera de quelque durée, et il ne sied pas que vous m'écoutez debout.

Jean l'Ours s'assit; le nain s'installa à ses pieds et, après avoir réfléchi quelques instants, il commença ainsi :

— Apprenez, seigneur, que ces murs renferment quatre princesses d'une beauté si parfaite qu'on ne vit jamais rien de tel en ce monde. Le roi leur père, qui vivait il y a plus de cent ans, habitait le palais où vous m'avez rencontré cette nuit. C'était un fort honnête homme, si épris de ses quatre filles qu'il faisait mille folies pour leur plaire. Un sourire d'elles le plongeait dans le ravissement; et pour leur éviter une larme, il eût entrepris au besoin cent guerres meurtrières. Le temps pour elles s'écoulait en festins, danses et réjouissances. Lorsqu'elles furent en âge de se marier, le roi invita à sa cour tous les jeunes princes du voisinage. Mais la renommée avait répandu si loin le bruit de leur perfection qu'il vint des seigneurs de tous les coins du monde. On organisa de grands tournois auxquels les princesses assistèrent. Elles devaient librement se choisir un mari de leur goût parmi les plus beaux et les plus braves.

Tout ce que la noblesse compte de héros valeureux jouta pour l'amour d'elles. Mais elles se montrèrent si difficiles que les fêtes s'achevèrent sans qu'elles eussent fait choix d'un époux.

C'est alors que le puissant enchanteur mon maître entendit parler de ces incomparables beautés. Il résolut de les aller voir à son tour. Il se rendit donc au château, accompagné de ses trois frères. Ils parurent dans la lice, recouverts de brillantes armures, et défirent l'un après l'autre les chevaliers qui osèrent croiser contre eux la lance.

Ensuite, tout glorieux de leurs succès, ils allèrent demander au roi de leur accorder la main de ses filles.

Mais celles-ci ne les eurent pas plutôt vus le visage découvert qu'elles s'esclaffèrent, et affirmèrent qu'elles préféreraient mourir que d'épouser des seigneurs aussi laids. L'une leur trouvait la bouche trop grande, l'autre des cheveux trop crépus, la troisième le nez de travers, la quatrième les dents mal rangées...

Le nain cessa de parler; il semblait méditer, évoquer quelque vision.

— Eh bien, dit Jean l'Ours, qu'advint-il de tes quatre prétendants? Allons! parle! poursuis!

— Pardonnez-moi, seigneur, reprit le petit homme, si j'ai interrompu le fil de mon récit, mais je me demandais à part moi si, en toute sincérité, mon enchanteur de maître et ses trois frères étaient aussi laids que les princesses les trouvèrent. A vous dire franc — et si je me souviens bien de leurs traits — ils n'étaient ni mieux ni pis que leurs rivaux; j'ajouterai même qu'ils avaient la mine assez fière et que vraiment rien en eux ne sentait le sorcier... seulement, voilà, ils ne plurent pas : ce fut leur seul défaut, leur tort unique...

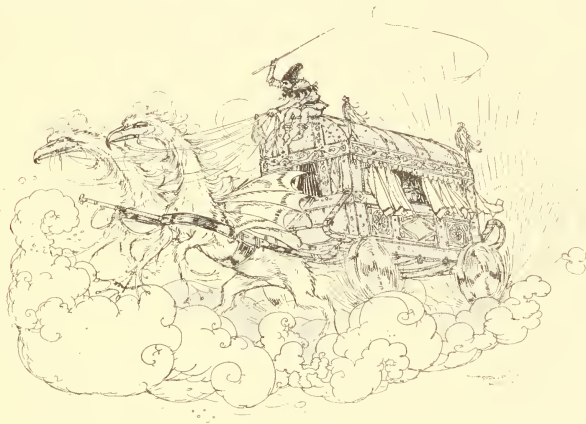
Mais revenons à notre histoire. Donc les quatre mignonnes princesses se gaussèrent d'eux avec tant de cruauté et d'esprit que toute la cour éclata de rire. Oui, il n'était si jeune page qui ne pouffât; les dames se cachaient derrière leurs éventails, le bon roi mordait sa moustache; quant aux rivaux ils crevaient d'aise sous leurs armures. Tremblants de rage, les quatre frères supportèrent à grand'peine les railleries de ces moqueuses personnes; mais s'ils se continrent en leur présence, ils ne se montrèrent que plus hautains lorsqu'elles se furent retirées.

« Holà, beau Sire, dirent-ils au roi, sommes-nous venus à ta cour pour nous exposer à la risée de tes péronnelles? Tu nous rendras raison de ces offenses! Veux-tu nous donner tes filles, oui, ou non?

Si tu refuses, nous saurons bien les avoir de gré ou de force. »

Outré d'un semblable langage, le bon prince, suffoqué de courroux, les fit jeter dehors par ses archers, sans vouloir en entendre davantage.

L'enchanteur se retira avec ses frères en proférant des menaces. La même nuit, il enleva les quatre princesses et les conduisit dans ce



château souterrain. Quant au pauvre roi leur père, il ne tarda guère à mourir de chagrin; car le séparer de ses filles, c'était vouloir lui ôter la vie.

Après sa mort, le magicien mon maître dispersa ses serviteurs, entourra son palais d'une formidable enceinte, fit pousser à l'entour une forêt mouvante, et confia la garde des portes au dragon que vous avez vaincu... Oui, voilà certes plus de cent années de cela.

— Mais, objecta Jean l'Ours, tes quatre princesses, si je sais

compter, peuvent avoir dans les cent vingt ans ; elles doivent être maintenant d'horribles petites vieilles rabougries et quinteuses.

— Non point, seigneur, elles demeureront toujours jeunes, car tant que dure leur enchantement, le temps passe impunément pour elles. Tous les trois mois, l'enchanteur vient avec ses frères leur rendre visite. Et, malgré prières et menaces, ils n'ont pu jusqu'ici les déterminer à les agréer pour époux. Les pauvres filles, sachant que la cruauté de leur ravisseur a causé le trépas de leur bien-aimé père, préfèrent la réclusion éternelle à un odieux hymen.

— Par la morbleu, s'écria Jean l'Ours en un beau mouvement d'enthousiasme, avoue que le magicien ton maître est un fieffé coquin de tourmenter ainsi ces quatre innocentes ! Et puisque le hasard m'a conduit jusqu'ici, je veux les aller délivrer sur l'heure.

— Doucement, maître, doucement, répliqua le nain. Vous imaginez-vous qu'il est aisé d'approcher ces illustres prisonnières ? Apprenez donc de moi l'un des obstacles qu'il vous faudra tout d'abord vaincre.

Les quatre sœurs sont enfermées dans quatre appartements distincts : la première est dans une chambre toute d'argent, la seconde dans une de vermeil, la troisième dans une d'or ; quant à la quatrième, qui est la cadette et surpasse les autres en beauté, elle vit en une chambre de diamant. Devant la porte de leurs demeures veille un horrible dragon à huit têtes, tout couvert d'écailles, invulnérable partout sauf au cœur où il le faut atteindre d'un seul coup pour le tuer. Qu'y a-t-il ensuite derrière la chambre d'argent ? Voilà ce que j'ignore ; mais j'ai ouï dire à l'aînée des princesses qu'il fallait rompre encore de puissants enchantements pour parvenir jusqu'à sa cadette. Quant à moi, je suis ici le pâtre du château en même temps que le cuisinier.

— Que fais-tu, en somme ? demanda Jean l'Ours.

— Seigneur, je garde un troupeau de moutons noirs et blancs qui

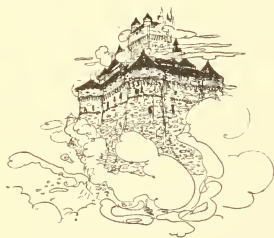
paît dans la prairie voisine. Chaque matin, j'en livre deux au dragon qui les dévore sans en laisser un flocon de laine; puis, chaque soir, j'en emporte un là-haut, dans l'ancien palais du roi défunt où je dois le cuire à la broche, car il n'y a ici ni feu ni cheminée. Pour sortir de cette grotte, j'ai à mon service un aigle qui me remonte hors du puits; mais j'ai bien soin à chaque ascension de me munir de deux bêtes, l'une pour la faire rôtir, l'autre pour nourrir l'oiseau. En effet, à chaque coup d'ailes, celui-ci retourne la tête vers moi, et il faut que je lui fournisse une becquée de viande; sans quoi, après avoir crié trois fois, il me jetterait à bas de son dos et je m'abîmerais dans ce même lac d'où vous êtes si miraculeusement sorti. Pour descendre, l'aigle ne réclame nulle nourriture; car seule la montée l'épuise, et je vous affirme qu'un gros mouton alors suffit tout juste à apaiser son appétit.

Voilà, seigneur, ce que je sais. J'attends maintenant vos ordres en toute humilité.

— As-tu déjà donné à manger au dragon, aujourd'hui? demanda Jean l'Ours, après avoir réfléchi quelques instants.

— Non, maître, je m'apprêtais à le faire quand vous êtes survenu.

— Eh bien, j'ai mon idée... Conduis-moi vers le monstre, je veux l'attaquer tout à l'heure.



**J**EAN l'Ours et le nain s'acheminèrent d'abord vers la pâture où celui-ci fit choix de deux grasses brebis. Jean se saisit d'un bélier noir, lui trancha la gorge, lui coupa les pattes et le dépouilla fort proprement.

Ensuite, il se débarrassa de ses vêtements et s'enveloppa dans la toison encore chaude.

Sur sa tête il campa la tête de l'animal qu'il avait laissée attachée à la peau, puis, croisant les pans de celle-ci sur son visage et sur son cou, il la ficela solidement.

Il se mit alors à quatre pattes, et, après avoir fait quelques pas et belé une fois ou deux, il se prit à rire et demanda au nain stupéfait :

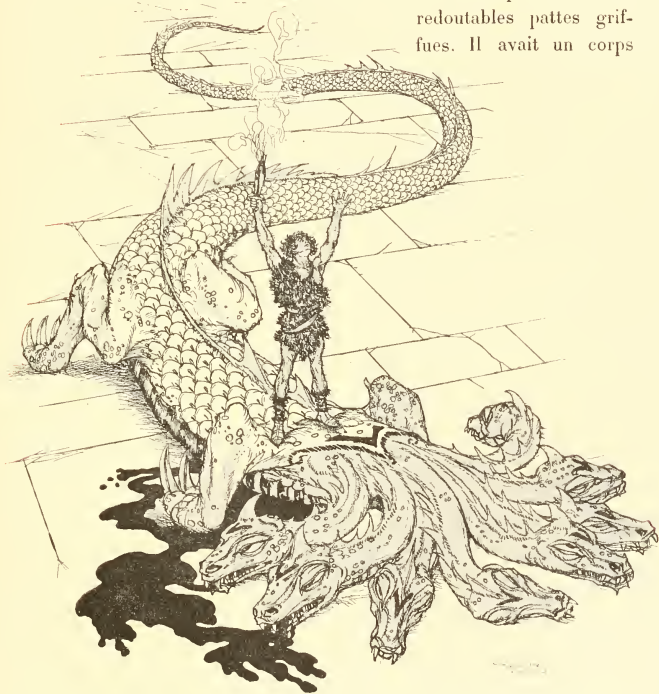
— Eh bien, que dis-tu de mon stratagème ? Ai-je l'air assez bélier comme ça ?

— Ma foi, de loin, l'illusion est complète, mon maître. L'étrange pelage dont le Créateur a couvert votre corps, se marie bien avec la laine noire de cette toison, sauf que votre poil natif est moins long et plus rude. La tête s'emmanche passablement sur vos épaules, et si je ne vous savais un homme, je vous prendrais certes non pour un bélier, mais pour quelque animal moutonnier monstrueux et difforme.

— Maintenant, marchons au dragon ! dit Jean l'Ours.

Et, conservant dans la main droite le couteau avec lequel le nain avait coutume d'égorger ses élèves, il suivit les deux brebis.

Ils arrivèrent dans une vaste cour où le monstre sommeillait, ses huit têtes posées sur ses redoutables pattes griffues. Il avait un corps



cuirassé d'écaillés épaisses et une énorme queue dont les replis se courbait comme les volutes d'un escargot.

En apercevant ses victimes, il poussa un long hurlement satisfait, se mit debout, et ouvrit ses huit gueules avec un épouvantable bruit de mâchoires. Jean l'Ours, à quatre pattes derrière les brebis, distingua alors son ventre qui était jaune d'ambre, assez semblable de couleur à celui d'une salamandre.

D'un coup d'œil, il calcula la place où devait se trouver le cœur.

Le dragon s'avavançait, marchant à la façon d'un ours, en se dandinant sur son arrière-train massif.

Immobiles de peur, les brebis demeuraient stupides, sans même chercher à fuir. Derrière elles, Jean attendait.

Le monstre, tout aise d'avoir trois proies à dévorer, résolut d'abord d'immoler les deux premières et de garder la plus grosse pour dessert; il ne s'inquiéta même pas d'elle, tant il était sûr qu'elle ne pouvait lui échapper. Ses pattes s'abattirent sur les brebis; mais au moment précis où elles retombaient, Jean l'Ours bondit, et d'un seul élan, enfonça jusqu'au manche son couteau dans le cœur du dragon. Un flot de sang noir et nauséabond s'échappa de la blessure; la bête s'écroula sur le flanc, ses têtes s'allongèrent, inertes, ses pattes se détendirent : il ne bougea plus.

Jean dégagea son visage de la toison qu'il noua autour de ses reins et, tout sanglant, revint vers le nain qui le félicita de son coup de maître.

— Vous n'avez qu'à frapper trois fois à cette porte en face de vous, seigneur, et la princesse d'argent vous ouvrira.

— Demeure ici, répondit Jean l'Ours, je vais te l'envoyer, et tu la remonteras avec l'aide de l'aigle jusqu'à l'orifice du puits. Là, tu trouveras mes compagnons et tu la remettras entre leurs mains. Puis, leur donnant de mes nouvelles, tu n'oublieras point de leur dire que je leur souhaite à tous trois le bonjour. Ensuite, tu redescendras pour prendre la seconde, puis la troisième princesse, car je ne désespère pas



de les délivrer toutes aujourd'hui. Pour ce qui est de la quatrième, je la conduirai moi-même à la lumière du soleil.

— Bien, maître, dit le nain.

Jean alla frapper trois coups à la porte désignée.

Quelle ne fut pas la surprise de la jolie princesse, lorsqu'en venant ouvrir elle aperçut un visage humain, le premier qu'elle eût vu depuis plus de cent ans!

— Belle princesse, lui dit Jean, vous êtes libre. Hâtez-vous de sortir de ce maudit palais. Dehors, mon nain vous attend pour vous mener en lieu sûr. Indiquez-moi maintenant le chemin qu'il me faut suivre pour parvenir à la princesse de vermeil.

La jeune fille embrassa avec transport les mains de son sauveur. Elle l'introduisit dans sa chambre où tout était d'argent, même les tentures des murs; elle lui offrit à boire, et se hâta d'entasser dans un coffre tout ce qu'elle possédait de précieux : vaisselle, robes, bijoux, qui étaient également d'argent.

— Pour entrer chez ma sœur, dit-elle, il faut que vous arrachiez une dent à chaque gueule du monstre que vous avez vaincu, cela fera huit dents en tout. Vous n'aurez ensuite qu'à toucher avec chacune d'elles les huit clous qui garnissent la porte de son appartement pour voir celle-ci tourner sur ses gonds et s'ouvrir seule. Adieu, cher seigneur, et bonne chance en vos aventures. Que le Ciel vous garde!

Après l'avoir encore chaudement remercié, elle s'éloigna avec le nain.

Jean l'Ours, par le moyen qu'elle lui avait indiqué, délivra bien vite la princesse de vermeil.

En le quittant, chargée de ses richesses, elle tira une longue épingle de ses cheveux et la lui tendit.

— Pour pénétrer jusqu'à la princesse d'or, dit-elle, enfoncez cette épingle dans votre bras, et, avec la pointe humide de votre sang, tracez

une croix sur le bois de la porte; vous verrez celle-ci tourner sur ses gonds et s'ouvrir seule.

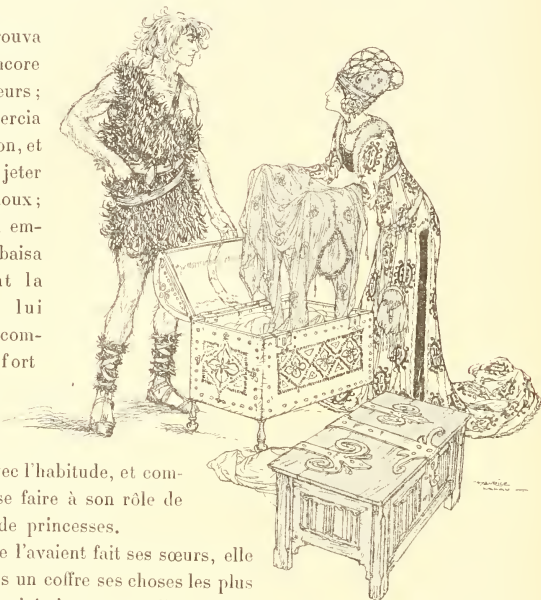
Jean fit ce que la jeune fille avait dit, et la princesse d'or parut à sa vue.

Il la trouva plus belle encore que ses sœurs; elle le remercia avec émotion, et voulut se jeter à ses genoux; mais il l'en empêcha, lui baisa galamment la main, et lui tourna un compliment fort spirituel. Car il prenait de

l'aplomb avec l'habitude, et commençait à se faire à son rôle de libérateur de princesses.

Comme l'avaient fait ses sœurs, elle déposa dans un coffre ses choses les plus précieuses qui étaient toutes d'or massif; puis, au moment de quitter son sauveur, elle lui présenta une robe faite d'une étoffe si ténue qu'on l'eût dite tissée avec du fil d'araignée.

— Prenez ce vêtement, seigneur, lui dit-elle, et ne manquez pas de vous en couvrir en sortant d'ici, car il vous faut traverser une muraille



de feu avant d'arriver au pavillon où ma cadette est enfermée. Grâce à cette robe magique, vous passerez sans être brûlé à travers les flammes. Ensuite, préparez-vous à combattre un terrible géant que seul peut blesser *Flamboyarde*, l'épée fée. Celle-ci se trouve suspendue dans une niche de saphir, juste derrière la muraille de flammes. Mais gardez-vous surtout d'y toucher, car vous tomberiez mort sur-le-champ. Il faut, pour s'emparer d'elle impunément, posséder un talisman unique.

— Et quel est-il? demanda Jean l'Ours.

— C'est, répondit-elle, la barbe blanche du nain qui garde les moutons de ce château. Mais, ce nain, seigneur, est bien la créature la plus perfide, l'être le plus...

Jean l'Ours l'interrompit :

— En ce cas, l'épée est à moi, car j'ai vaincu ce nain. Et voici Madame, sa barbe que je gardais sur moi en mémoire de mon triomphe.

— Dieu soit loué! s'écria la jeune fille. Vous n'avez donc, cher seigneur, qu'à enrouler cette barbe autour de votre main droite, et à saisir *Flamboyarde* sans appréhender qu'il puisse vous advenir le moindre mal. Adieu, et bon courage!

Jean l'Ours traversa un long couloir et déboucha dans un vaste jardin où tout était roussi, fleurs, arbres, gazon. Devant ses yeux un haut mur de feu répandait une chaleur insupportable.

Le jeune homme se couvrit de la robe, et s'avança hardiment vers les flammes. Il les franchit sans rien sentir qu'un agréable chatouillement.

Il aperçut alors, derrière ce cercle de feu, la niche de saphir où *Flamboyarde* était accrochée.

Il enroula autour de sa main la barbe magique et s'empara impunément de l'épée.

Elle était faite d'un seul diamant taillé en lame de glaive, avait une poignée de rubis et une garde d'émeraude.

A peine Jean l'avait-il au poing que le géant parut. Sa tête était perchée si haut qu'on la pouvait à peine voir; ses épaules paraissaient des montagnes; et ses mollets, gros comme des donjons, se terminaient par d'horribles pieds larges et longs à proportion.

Une voix qui semblait tomber du ciel cria, répercutée au loin comme le fracas du tonnerre :

— Quel est cet insolent pygmée qui ose s'aventurer ici? Où est-il que je l'écrase sous ma semelle comme un grain de millet!

— Me voici! Je suis Jean l'Ours, et ta sottie masse ne me fait pas peur! répondit crânement le jeune homme.

En disant ces mots, il levait Flamboyarde et en déchargeait un coup formidable contre le pied du géant.

O miracle! A peine le glaive eut-il touché la chair du monstre qu'il y entra ainsi qu'en une motte de beurre.

Celui-ci chancela, s'abattit, le pied tranché au ras de la cheville. Il donna rudement contre le sol, avec un bruit tel que Jean l'Ours en fut sourd pendant quelques minutes. Son corps, tout de son long étalé, couvrait une étendue si grande que notre héros dut courir à trois lieues de là pour atteindre la poitrine de son ennemi et y enfoncer Flamboyarde jusqu'au pommeau.

Ensuite, il revint vers le pavillon; et, tout éclaboussé du sang dans lequel il pataugeait, il pénétra hardiment dans la demeure où la princesse de diamant était retenue prisonnière.





TA SOTTE MASSE NE ME FAIT PAS PEUR.

XIII

**J**EAN l'Ours traversa plusieurs salles et parvint enfin à la chambre de diamant.

Là, une princesse était assise sur un escabeau de topaze; elle chantait tristement en s'accompagnant d'un luth dont les cordes étaient d'or et le corps



d'écaïlle blonde.

A sa vue, Jean demeura comme frappé de stupeur.

Elle surpassait en beauté tout ce que l'on saurait imaginer; et il fut si ému qu'il tomba sur les genoux. Il joignit alors les mains, comme s'il se trouvait en face d'une image sainte. Il attendit qu'elle eût achevé sa chanson, car elle ne l'avait point entendu entrer; et, lorsque le luth eut exhalé son dernier accord, il éleva timidement la voix. Toujours agenouillé, il lui apprit en cette humble posture qu'elle voyait devant elle son sauveur.

La ravissante princesse s'avança vers lui pour le relever, mais il était si couvert de sang, de sueur et de poussière, qu'il la supplia de ne point le toucher par crainte de souiller la blancheur de sa petite main.

— Hélas, Madame, lui dit-il, je me considère comme bien indigne de l'insigne faveur que le Ciel m'a témoignée en me permettant de venir au prix de mille dangers vous arracher à vos cruels ravisseurs. J'ai déjà délivré vos sœurs qui vous attendent en sûreté auprès de mes trois fidèles compagnons. Vous plairait-il de m'accompagner pour que je vous mène vers elles?

Il prononça ces mots avec un accent si tendre et si respectueux que la princesse en fut touchée. Certes, son libérateur ne lui apparaissait pas tel qu'elle l'avait souhaité. Cet homme à peine vêtu, velu ainsi qu'une bête, suant et sanglant, l'offusquait beaucoup. Elle avait, pendant sa longue réclusion, tant laissé trotter son imagination, tant lu de contes de fées où de charmants princes, feutre à la main, venaient en habits de gala délivrer leur belle inconnue, qu'elle espérait certes mieux que Jean l'Ours. Mais, comme elle avait le cœur bon et l'esprit fort raisonnable, elle ne put se défendre de vouloir du bien à ce brave.

— Allons, seigneur, dit-elle avec un ravissant sourire qui acheva de l'ensorceler, je me remets en votre valeureuse garde.

Ils s'éloignèrent.



Jean l'Ours marchait à côté de sa belle princesse, sans pouvoir se lasser de l'admirer. Il faillit se perdre cinq ou six fois en sortant du pavillon, tant il avait la tête à l'envers. Parvenus au seuil de la maison, ils le trouvèrent tout baigné du sang que le géant avait répandu, et qui formait une mare fumante où Jean l'Ours enfonçait par delà les genoux.

Comme la jeune fille hésitait à risquer ses pantoufles de satin blanc et ses bas de soie fins dans l'horreur de ce flot rouge, il lui offrit de la porter jusqu'à l'endroit où ils pourraient de nouveau cheminer à pied sec. Elle accepta, ramena gentiment sa robe autour de ses chevilles mignonnes et s'abandonna, souriante, aux bras de son sauveur.

Tandis qu'il marchait ainsi, portant dévotement son précieux fardeau d'amour, elle le regardait curieusement, et lui trouvait grand air avec ses beaux yeux noirs, son front pur et les ondes lustrées de sa chevelure. Aussi ne fut-ce pas sans un certain regret qu'elle se sentit déposer à terre, de l'autre côté du lac sanglant : elle se trouvait si bien à l'abri contre cette robuste poitrine, qu'elle eût aimé y demeurer blottie plus longtemps encore.

Ils traversèrent la muraille de feu qui s'écarta d'elle-même pour les laisser passer, et par les chambres d'or, de vermeil et d'argent, arrivèrent enfin à la cour où gisait le corps immense du dragon.

Là encore, il fallait franchir un ruisseau de sang.

D'un geste tout de grâce et de naturel, la petite princesse noua ses bras frêles autour du cou de son guide ravi de cette aubaine.

Elle regarda le monstre mort avec une moue de dégoût et de terreur, puis, reportant avec admiration ses yeux sur les traits du jeune héros, elle le trouva décidément fort beau, et s'en réjouit au fond de son cœur.

Au bord du lac, devant le château, l'aigle attendait.

Jean courut au troupeau, choisit le mouton le plus gros, l'égorgea,

puis s'asseyant à côté de sa compagne sur le dos de l'oiseau, il tendit à celui-ci un morceau de chair.

L'aigle secoua ses plumes et s'envola dans la nuit lugubre du puits.  
A chaque coup d'ailes, il tournait la tête, et Jean lui fournissait



sa sanglante becquée.

Lentement, la montée s'effectuait; elle semblait interminable à Jean, impatient de revoir le jour pour contempler à loisir le visage de sa bien-aimée dont cette ombre maudite lui déroba la vue.

Soudain, alors qu'ils étaient parvenus aux trois quarts de leur ascension, Jean s'aperçut qu'il lui restait à peine de viande pour dix ou douze becquées.

Il blémit.

— Madame, dit-il rapidement, le cœur sautant d'angoisse, je n'aurai bientôt plus rien à donner à l'aigle, qui, trop chargé sans doute sous notre double poids, remonte moins vite que de coutume. Encore quelques coups d'ailes et nous sommes perdus! Écoutez donc, Madame, car je vais mourir et les minutes sont précieuses. Maintenant que la mort va me séparer à jamais de vous, je me sens assez de courage pour vous avouer l'amour insensé que, du moment où je vous ai vue, j'ai osé concevoir pour vous. Pardonnez-moi, Madame, mais vous êtes si belle! Jamais vous n'auriez voulu d'un être tel que moi, n'est-ce pas? Et il vaut mieux que j'en finisse d'un seul coup! Allons, pauvre Jean l'Ours, assez parlé! Adieu, Madame, adieu! Je vais me jeter dans le puits, et l'oiseau délesté s'élèvera plus vite.

La princesse de diamant noua ses bras autour des épaules du jeune homme, et s'attachant à lui :

— Arrêtez, cher seigneur, s'écria-t-elle. Non, non, je ne veux pas! Si vous sautez dans ce gouffre, vous m'entraînez dans votre chute. Moi aussi, je vous aime, et je vous jure Dieu que votre mort sera la mienne. Restez près de moi; je vous en conjure, et mourons tous les deux... Hélas, hélas, faut-il renoncer si jeune au doux bonheur d'aimer? Ah, cher seigneur, comme j'eusse été heureuse, là-haut, auprès de vous, sous le grand soleil du bon Dieu...

Comme elle achevait ces mots, l'aigle, ayant dévoré sa dernière becquée, tourna la tête et poussa un cri rauque. La jeune fille se blottit plus étroitement contre Jean qui, égaré, perdu dans un ravissement infini, les oreilles toutes sonores encore de la divine musique de l'aveu, paraissait oublier l'horreur de leur situation. Il couvrait de baisers les doigts de sa bien-aimée...

Pour la seconde fois, l'oiseau poussa son cri féroce.

— L'aigle!... l'aigle!... s'écria la jeune fille avec un indicible accent d'épouvante.

Jean l'Ours sursauta.

— L'aigle!... répéta-t-il, comme s'il sortait d'un rêve.

Il secoua le front, abaissa sa main armée du couteau... et, cherchant sur lui-même une place, il poussa la lame, tailla dans sa chair, en tendit un lambeau pantelant à l'oiseau!

Le bec formidable s'ouvrit, se ferma; et d'un brusque coup d'ailes, l'aigle reprit son vol.

Ils montèrent lentement...

Et lorsqu'ils parvinrent à la lumière du jour, le corps de Jean l'Ours n'était plus qu'une plaie.

Il contempla au grand soleil le visage de sa chère princesse, murmura : « Qu'elle est belle! » et tendant en un effort dernier ses bras vers ses compagnons, il s'évanouit, à bout de souffrances.

Tous s'empressèrent autour de lui; mais le nain les écarta doucement :

— Ne vous désolez point, mes maîtres, leur dit-il. Et laissez-moi faire.

Il tira de son sein cette même boîte d'ivoire où il avait puisé l'onguent qui avait cicatrisé son menton; il en prit gros comme une noix et le malaxa entre ses paumes. Ensuite, il en frotta le malade tout au long de ses blessures qui, sous l'action miraculeuse de la drogue, se refermèrent immédiatement. Bien mieux! Partout où la surprenante mixture touchait la peau du jeune homme, celle-ci devenait lisse et se débarrassait de son hideux pelage d'ours!

Lorsque Jean reprit ses sens, il s'étonna fort de constater l'agréable changement qui avait si heureusement transformé toute sa personne.

Il rendit aussitôt au nain sa longue barbe blanche et l'embrassa à l'étouffer.

Puis, comme les sœurs de sa princesse semblaient s'entendre le

mieux du monde avec ses trois compagnons, il pria civilement celles-ci de bien vouloir les agréer pour époux.

Les noces des quatre amis furent célébrées le même jour, et chacun songea à regagner le royaume que sa femme lui apportait en dot.

On se sépara donc en grand chagrin; on se jura amitié éternelle; on s'embrassa. Et les quatre nouveaux monarques se firent promesse solennelle de se réunir au moins une fois l'an pour célébrer en joyeux festins l'anniversaire de leur quadruple bonheur.

Enfin, chacun prit la direction de son empire.

Plume-au-Vent, avec la princesse d'argent, partit au nord.

Tranche-Montagne, avec la prin-

cesse de vermeil, partit à l'est.

Tords-Chêne, avec la princesse d'or, partit à l'ouest.

Jean l'Ours les regarda s'éloigner, il agitait son toquet; son épouse faisait flotter de-ci de-là la blanche soie de son écharpe.

Les trois compagnons se retournant, criaient : « Au revoir ! »

Les trois sœurs envoyaient à leur cadette de gentils baisers du bout de leurs doigts roses.



Au détour des routes ils disparurent, après un dernier signe d'adieu. Alors, Jean l'Ours entoura de ses bras sa chère princesse de diamant :

— Mignonne, lui dit-il, vous plairait-il que votre époux vous conduisît à ses parents? J'ai, quelque part, bien loin d'ici, un vieux père et une vieille mère qui manquent à mon cœur.

— Allons, mon cher seigneur et maître, répondit-elle avec un doux sourire, je suis votre humble servante. Rien ne me presse désormais, puisque je vous ai. Nous nous aimons, que nous importe notre royaume! Nos sujets attendront; ils doivent en avoir pris l'habitude depuis près de cent ans qu'ils espèrent en mon retour. Mettons-nous en chemin, il me tarde d'embrasser vos parents.

Lieue par lieue, à petites journées, voyageant en gais amoureux, ils atteignirent un beau soir la forêt où Jean était né.

L'été paraît de fleurettes la mousse épaisse des clairières; l'air tiède charriait des parfums, et la lune, veillant là-haut dans la pâleur de cette nuit, glissait à travers les cimes de paisibles rayons d'argent.

Par les vieux sentiers familiers, Jean conduisit sa compagne jusqu'à la hutte paternelle.

Ils arrivèrent tout contre l'huis, et se regardèrent en souriant. Ils pensaient tous deux à la joie qu'ils apportaient aux braves gens dormant là derrière ces planches, rêvant de leur enfant peut-être.

La princesse de diamant leva sa main blanche; ses doigts menus cognèrent contre le bois : « toc, toc. »

— Père, mère, ouvrez, ouvrez vite! Voici vos enfants chéris, dirent-ils ensemble.

La porte s'ouvrit toute grande; et dans le silence de la forêt vibra un long cri de joie maternelle :

— Jean, mon fils adoré!... mon Jean!... c'est toi, c'est toi!...

— Oui, c'est moi, mère...

La bûcheronne riait et pleurait, réfugiée dans les bras de son fils. Et le bûcheron, de tous ses yeux, regardait la princesse qui, baignée de rayons de lune, semblait une mignonne fée.

Je vous laisse à penser le ravissement de tous. On ne dormit guère cette nuit-là dans l'étroite cabane de planches.

Le lendemain, dès l'aube, Jean sortit seul en grand secret. Il dirigea ses pas vers la caverne de sa mère ourse. Il la surprit à son réveil ; gravement pelotonnée dans sa fourrure, elle ouvrait ses bons yeux aux premières lueurs du soleil.

En apercevant son nourrisson, elle fit deux ou trois sauts de joie.

— Est-ce donc toi, mon fils ? lui dit-elle en langue oursonne. J'ai grand plaisir à te revoir.

Jean lui conta ses aventures.

Elle les écouta en dodelinant sa lourde tête, et exprima le gros regret de voir son enfant adoptif privé de son beau pelage. Puis, comme en terminant, il lui offrait de l'emmener en son palais où il lui aurait bâti une caverne de pourpre et d'or :

— Non point, mon enfant, répondit-elle, je reste dans ma chère forêt. C'est que, vois-tu, je me fais vieille, mon bon Jean l'Ours, et, à mon âge, il n'est point aisé de changer ses habitudes ; c'est ici que je suis née, c'est ici que je compte bien mourir de ma belle mort, à moins que le trait d'un chasseur n'abrège le fil de mes jours. Et puis, vous autres hommes, malgré toute votre science et votre esprit, vous ne sauriez démêler ce qui peut faire le bonheur d'un ours. Garde donc tes présents et ne te tourmente point de moi.

Adieu, je ne veux rien de toi qu'une petite place dans ton cœur. Vis heureux, tu es un vaillant, et, foi d'ourse, je suis fière de toi.

A quelques jours de là, Jean l'Ours, ses parents et sa femme quittèrent leur cabane de branchages pour s'acheminer vers le royaume de la princesse de diamant, où ils arrivèrent sans encombre après un heureux voyage.

Proclamé roi, Jean gouverna sagement, pour le plus grand bien de ses sujets. Ses parents ne le quittèrent plus, et devenus bientôt grand-père et grand'mère, ils firent sauter sur leurs genoux des petits enfants aussi blancs et roses que leur père, à leur âge, avait été velu.

Quant au nain à la barbe blanche, ignorant d'où il venait, je ne saurais vous dire où il s'en retourna.





LE PETIT HOMME DANS LA MEULE

à *Madame Louise Robert-Dumas.*



I



Il était une fois un roi et une reine qui n'avaient qu'une fille. On l'appelait Blanche-Rose à cause de la candeur de son teint et de la pourpre de ses lèvres. Ses parents en étaient fous et, cent fois le jour, remerciaient le Ciel de leur avoir donné une enfant si accomplie; car, bien qu'elle ne fût âgée que de six ans, elle savait déjà dire les choses les plus jolies du monde et souriait à tout venant avec tant de grâce que l'on ne pouvait se défendre de l'aimer.

Or, un jour du mois de juin, Blanche-Rose était assise à une fenêtre et regardait dans la campagne.

Derrière elle, sa gouvernante, une bonne dame de la cour, savante comme un docteur, mais ronde comme une boule et grasse comme un oison, venait de s'endormir, renversée dans sa haute chaise à dossier fleuroné. Elle avait laissé choir sur ses genoux son ouvrage de dentelle, et, assommée par la chaleur qui, dans la plaine, faisait chanter et gambader les sauterelles, elle commençait à ronfler, la tête pendante, le nez au creux de son quadruple menton.

Dehors, les faucheurs du roi fauchaient le foin : un parfum puissant montait du sol, s'enlevait et venait, porté par la brise, caresser les joues de la petite princesse.

— Comme cela sent bon ! se dit-elle. Et comme il serait agréable de se promener au milieu de ces jolies odeurs... Mais, voilà, il m'est défendu de sortir seule... Ah, cela n'est guère amusant d'être fille de roi.

Elle poussa un gros soupir ; et, comme elle apercevait une paysanne qui passait en bas sur la route, cheveux au vent, chanson aux lèvres, elle ajouta :

— Que cette femme est heureuse de pouvoir aller et venir au grand soleil, sans traîner derrière elle une fâcheuse dame d'atours empâtée de graisse, et qui ne peut faire deux pas sans fondre en eau.

Ce disant, elle se retourna vers sa gouvernante. Mais, la voyant endormie, elle bondit de joie et aurait battu des mains si la peur de l'éveiller ne l'eût retenue.

Elle s'éloigna de la fenêtre, s'approcha de la porte ; puis, relevant du bout de ses doigts sa longue robe, elle découvrit la pointe de ses pantoufles de satin, s'inclina cérémonieusement, fit à la dormeuse deux ou trois révérences comiques, et dit entre ses dents, d'une mignonne voix amusée :

— Ah! ah, vous dormez, Madame. Bon somme, je vous souhaite! Et que Dieu vous garde des mauvais rêves! Je vais profiter de votre assoupissement pour hasarder au dehors mon auguste personne. Ne vous tourmentez point, Madame, je serai bientôt revenue... Votre servante, Madame, votre servante!

Et leste, espiègle, elle s'esquiva.

Elle descendit quatre à quatre l'escalier, traversa la cour et franchit le pont-levis. Les gardes qui veillaient aux portes du château, abaissèrent devant elle la pointe de leurs piques, l'officier mit un genou en terre.

Blanche-Rose les salua d'un sourire, puis, trottant menu, elle s'échappa dans la campagne.

Elle alla de longs instants, parvint au bout du parc et atteignit enfin l'étendue libre des prairies où les faucheurs travaillaient.

Blanche-Rose s'arrêta et regarda de tous ses yeux.

Les faux allaient et venaient, luisantes sous le soleil, promenant des éclairs à travers les herbes; des papillons blancs folâtraient, capricieux et légers comme un duvet errant; on ne voyait point d'oiseaux, mais on entendait leur babil dans la ramure des saules; et par l'air empli tout entier du frémissement des tiges tombant au tranchant de l'acier, sonnait le tintement des lames que le poing d'un paysan martèle, ou stridait le chant éperdu des sauterelles ivres de lumière.

Blanche-Rose ne se lassait pas d'écouter. Enfin, séduite par la fraîcheur d'un ruisseau qui coulait tout proche, et dont elle distinguait l'onde paisible serpentant sous une allée d'aulnes, elle s'achemina vers lui.

A petits pas, elle le côtoya, admirant les ébats des poissons, le vol fulgurant des libellules; parfois, elle se penchait et souriait à son image qu'elle apercevait reflétée par l'eau en un cadre de nénuphars, d'iris et de lys aquatiques.

Insensiblement, elle s'éloignait du château. Au bout d'une heure,

elle parvint à une sorte de clairière entourée de saules argentés.

Au milieu d'une pelouse fraîchement rasée par la faux, se dressait une meule de foin répandant autour d'elle un si délicieux parfum, que Blanche-Rose s'approcha pour la respirer de plus près.

— Mon Dieu, les jolies fleurs !  
s'écria-t-elle.

Tout un parterre de pâquerettes, de boutons d'or et de liserons s'étalait au pied de la meule.

Elle se baissa, étendit la main, saisit entre ses doigts la tige menue d'une pâquerette ; mais, à peine l'eut-elle touchée, qu'elle poussa un cri de ravissement : la fleurette était un bijou du plus pur travail ; elle avait une tige d'or vert, un calice d'émeraude, un cœur de topaze et des pétales de diamant !

Elle la cueillit, sauta de joie, battit des mains, rit aux éclats, puis se divertit à la faire miroiter au soleil. Ensuite, elle se courba vers les autres : boutons d'or, liserons, bluets étaient également des bijoux. Composés avec un art merveilleux, ils offraient aux regards de Blanche-Rose l'orient de leurs perles, la laque de leurs émaux, le feu de leurs pierreries, la ciselure de leurs métaux : il y avait là tout ce que la terre cache de précieux en son sein. La jeune princesse en fut comme étourdie :





VOLEUSE, CRIAIT-IL, VOLEUSE!



— Mon père, pensa-t-elle, n'a point dans son trésor une pièce, si riche soit-elle, qui puisse être comparée à la plus modeste de ces fleurs. Un bouquet de celles-ci suffirait à payer tous les royaumes de la terre.

Elle les tournait délicatement entre ses doigts, les assemblait par nuances, puis à nouveau les séparait pour les admirer une à une. Longtemps elle demeura comme en extase ; mais le soleil déclinait, le ciel se teintait de pourpre :

— Mon Dieu, voici le soir ! s'écria Blanche-Rose. Comme je vais être grondée pour mon escapade. Mais je veux cueillir tant de ces jolies fleurs que l'on me pardonnera aisément.

Elle ramassa les pans de sa robe, s'agenouilla et se mit à entasser en son giron pâquerettes, boutons d'or, liserons et bluets.

— Comme cela est lourd ! fit-elle en se relevant.

Et, toute courbée, elle se mit en chemin pour regagner le palais dont on apercevait au loin les girouettes pointer au-dessus de l'allée d'aulnes.

Elle avait à peine fait trois pas qu'une voix courroucée éclata derrière elle :

— Voleuse !... voleuse !... arrête !... arrête !...

Elle se retourna, interdite, et aperçut un nain à barbe grise qui, sortant de la meule de foin, s'avancait vers elle à grandes enjambées. Il avait un visage fort laid et méchant, des jambes torses, de longs bras, et portait sur la tête une riche couronne de diamants ; sa main brandissait un sceptre coiffé d'une énorme perle.

Elle fut si effrayée qu'elle lâcha d'un coup sa précieuse moisson, et voulut s'enfuir. Mais le petit homme l'arrêta en se cramponnant à la traîne de sa robe.

— Voleuse, criait-il, voleuse ! N'as-tu point assez de tous les bijoux de ton père que tu viennes dérober les miens ? Qui t'a autorisée

à prendre ces fleurs ? En vérité, ces filles de roi se croient tout permis ! Et tu vas payer cher ton larcin !

Blanche-Rose répondit, toute tremblante, avec des larmes dans la voix :

— Pardon, monsieur le Nain, je ne savais pas que ces fleurs étaient à vous. Je m'en vais vous les rendre... Tenez, les voici !... Mais ne me faites pas de mal.

Et elle se jeta à genoux.

— Oui-da, ma belle, tu te crois quitte bien aisément. Sache que je suis le Roi des Foins, et que cette clairière où tu t'es aventurée m'appartient. Tu as voulu me dérober mes fleurs ; à mon tour, maintenant. Je t'ai, je te garde, ou plutôt je te vole, comme certaine petite fille voulait voler d'innocentes et pauvres fleurs, comprends-tu ?

En disant ces mots, il étendit son sceptre vers Blanche-Rose. Celle-ci se trouva retenue au sol par une force invincible : elle ne put ni fuir, ni faire un geste, et demeurait agenouillée, levant vers le nain ses yeux suppliants.

— Allons, viens avec moi, ma belle, je vais t'enfermer et te garder dans ma tour, à cent lieues d'ici. Tu seras la femme de mon fils, le Prince des Foins, lorsqu'il sera en âge de se marier. Il a bientôt dix ans, tu en as six : vous ferez des époux assortis.

Ayant ainsi parlé, le Roi des Foins se saisit de Blanche-Rose, et l'entraîna malgré ses pleurs.

La meule s'ouvrit sur eux, puis se referma : ils disparurent.

## II



La consternation fut générale au palais, lorsqu'on s'aperçut de la disparition de Blanche-Rose. La gouvernante, la première, donna l'alarme, et s'en fut, tout éplorée, se jeter aux pieds de la reine. Celle-ci poussa les hauts cris et tomba en pâmoison. Le roi fit seller son cheval, appela ses gardes et les divisa en groupes qui s'éloignèrent, chacun de son côté, pour battre les alentours. Lui-même se lança au galop à travers champs, appelant de toute sa voix : « Blanche-Rose!... Blanche-Rose! »

On arrêta tous les coureurs de route; on fouilla toutes les chaumières; on explora le parc, les prairies; on sonda le ruisseau : peines inutiles !

La campagne était couverte de gens qui allaient et venaient, criant, portant des torches : la lueur de ces milliers de flambeaux errait dans l'ombre comme celle de mystérieux feux-follets.

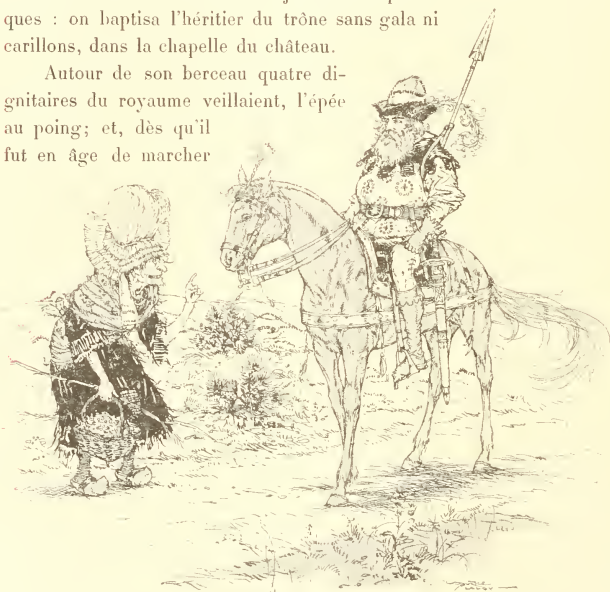
Au petit jour, officiers, valets d'armes, grands seigneurs et manants revinrent harassés au château. Sur la plate-forme du donjon, la reine attendait leur retour, espérant revoir sa chère Blanche-Rose. Mais, lorsqu'elle vit rentrer son époux, le dernier, tête basse, le dos rond sous son manteau de pourpre, chevauchant lentement sans un regard ni à droite ni à gauche, elle comprit que sa bien-aimée fille était perdue pour eux; et elle eut un tel accès de désespoir qu'elle se voulait jeter du haut de la tour.

Ses femmes la retinrent et la portèrent dans sa chambre où elle s'alita, en proie au délire. Le roi fit tendre de noir toute la façade de son palais ; il donna à sa cour l'ordre de prendre le deuil, et il se retira dans son cabinet où il s'abandonna à sa douleur.

Deux années s'écoulèrent, deux ans de lourde tristesse, au bout desquels la reine donna le jour à un fils.

Des hérauts annoncèrent au peuple cet heureux événement ; mais le roi n'ordonna ni festins ni réjouissances publiques : on baptisa l'héritier du trône sans gala ni carillons, dans la chapelle du château.

Autour de son berceau quatre dignitaires du royaume veillaient, l'épée au poing ; et, dès qu'il fut en âge de marcher



seul, son père lui composa une garde de vingt officiers, qui répondirent sur leur tête du salut de l'enfant.

Or, un jour que le monarque s'était égaré en chassant dans une forêt voisine de son palais, il rencontra une petite vieille qui cueillait des fraises dans les buissons bordant le sentier.

— Sire, lui dit-elle, comme il passait près d'elle, gardez-vous d'instruire jamais votre fils du malheur arrivé à sa sœur. C'est un cœur généreux; et rien au monde ne le saurait empêcher de partir à la recherche de votre infortunée Blanche-Rose.

Puis, ayant dit ces paroles, elle s'éloigna en branlant la tête, son panier de fraises au bras.

Le roi fut si étonné qu'il ne répondit rien; il tomba dans une profonde rêverie, et, lorsqu'il releva le front pour interroger l'inconnue, il s'aperçut qu'elle avait disparu.

— Bonne vieille!... Bonne vieille! cria-t-il.

Nulle voix humaine ne répondit; seul l'écho de la forêt lui renvoya ses appels, puis, à nouveau, le chant des oiseaux s'éleva sous la ramure.

Rentré au château, il fit publier défense expresse à quiconque pouvait parler ou écrire de se souvenir de la princesse Blanche-Rose; nul ne devait prononcer ou tracer son nom sous peine de prison perpétuelle, et la mort attendait l'imprudent qui oserait rappeler son existence ou ses malheurs en présence du jeune prince.

Quinze années passèrent.

Le fils du roi, qui s'appelait Bel-Azur à cause de la nuance de ses yeux aussi clairs et profonds qu'un ciel d'été sans nuages, grandissait et prenait de la force. C'était un beau cavalier, svelte comme un lierre et robuste comme un chêne; il excellait en tous les exercices du corps, maniait l'épée et la lance mieux que ses maîtres les plus experts et n'avait pas son pareil pour forcer les bêtes à la chasse. Il était aussi

savant que brave, ayant lu les meilleurs auteurs profanes, étudié la philosophie, les sciences et l'histoire de tous les peuples du monde, sans oublier celle de ses nobles ancêtres qui était fort longue, car ils



régnèrent sur la contrée depuis des siècles et des siècles.

Un jour qu'il chassait dans cette même forêt où son père avait rencontré la vieille femme aux fraises, il dit à son premier écuyer qui chevauchait à ses côtés :

— On affirme, Messire, que vous êtes le plus vaillant cavalier de

notre royaume. Vous plairait-il de jouter contre moi? Voici devant nous une allée si longue que je n'en vois point le bout; nous allons lancer nos chevaux : je suis curieux de voir lequel, de vous ou de moi, parviendra à distancer l'autre.

— Qu'il soit fait selon votre désir, Monseigneur, répliqua l'écuyer, qui déjà frémissait d'aise à l'idée de cette chevauchée.

A un signal donné, tous deux partirent.

Courbés sur leurs montures, ils les excitaient de l'éperon et de la voix; derrière eux un nuage de poussière tourbillonnait où dansaient feuilles sèches, mousses et brindilles, soulevées par la rapidité de leur course.

Bel-Azur réussit à distancer son rival et, entraîné par son ardeur, il disparut bientôt à un tournant de l'allée, sans se soucier davantage de ses gens. Il alla tant que les sabots de sa bête purent la porter; enfin, elle s'arrêta, exténuée, le poil trempé, les jambes vacillantes.

— Bonjour, beau cavalier, dit soudain une petite voix cassée.

Bel-Azur regarda autour de lui, et aperçut une vieille femme qui portait sur son dos une charge de bois mort.

— Bonjour, bonne vieille.

— Voudrais-tu m'aider à transporter ce fagot jusqu'à ma cabane? Tu es jeune et fort, je suis vieille et faible. Il sied à ton âge d'aider les misérables.

— Bien volontiers. Patiente un instant, bonne vieille, le temps d'attacher mon cheval à cet arbre, et je suis à toi.

Bel-Azur mit pied à terre, noua la bride de son cheval au tronc d'un ormeau, puis, chargeant le fagot sur ses épaules, sans prêter attention aux épines qui déchiraient la soie de son justaucorps :

— Marche devant, bonne vieille, dit-il, montre-moi le chemin.

— Grand merci, mon enfant, je ne te retiendrai guère.

Elle partit devant; Bel-Azur suivait. Ils ne tardèrent point à arriver devant une pauvre cabane.

— C'est ici, dit la vieille, pose ta charge, jeune fils de roi. Et, puisque tu as été si complaisant envers une laide petite vieille comme moi, je veux te récompenser. Assieds-toi là, sur ce billot, devant ma porte, et écoute : je vais te révéler un secret.

— Un secret? et lequel? demanda Bel-Azur.

— Voici. Tu n'es pas, ainsi que tu le crois, l'unique fils de tes père et mère. Ceux-ci ont eu une fille, de huit ans ton aînée, et qui a disparu un beau jour, alors qu'elle se promenait par les champs. Depuis, on ne sait ce qu'il est advenu d'elle. On la nommait Blanche-Rose, et c'était ta digne sœur, mon enfant, car elle était aussi accomplie en fille que tu l'es en garçon.

En entendant ces paroles, Bel-Azur ne put se défendre d'un sourire d'incrédulité :

— Fables que tout cela, ma bonne femme. Car, pourquoi mes parents m'auraient-ils caché l'existence de cette prétendue sœur?

— Parce que, craignant le noble mouvement de ton cœur, ils redoutent de te voir partir à la recherche de ta sœur infortunée... Mais, comme tu me parais douter de la véracité de mon récit, rentre au palais, jeune fils de roi, et interroge ton père, tu reconnaîtras à son trouble que je t'ai dit la vérité.

— Et ainsi ferai-je, bonne vieille, tout de suite, sans différer. Et si j'ai une sœur retenue prisonnière quelque part sur la terre, j'irai la chercher à travers tous les obstacles, dussé-je y laisser ma vie!

Ayant achevé ces mots, il voulut s'éloigner, mais la vieille le retint :

— Ah, jeunesse impétueuse! dit-elle. Attends, j'ai encore quelque chose à te dire.

— Parle vite.



— Eh bien, si tu es décidé à partir pour retrouver Blanche-Rose, reviens me voir avant de te risquer à travers le monde, je te donnerai quelque chose qui peut-être t'aidera dans ton entreprise. Adieu!

— Au revoir plutôt, car tu me reverras, et dès ce soir, si tu ne m'as point trompé.

Il prit congé de l'inconnue et revint à l'endroit où il avait attaché son cheval. Il le détacha, sauta en selle, rejoignit ses gens et rentra sans tarder au palais. Il se fit annoncer chez le roi :

— Bonjour, Sire, lui dit-il. Est-il vrai que j'ai une sœur nommée Blanche-Rose dont, depuis plus de quinze ans, vous êtes sans nouvelles?

A cette question qu'il était loin d'attendre, le monarque se troubla; il balbutia, pâlit, puis soudain, les joues empourprées de colère, il s'écria :

— Qui vous a dit?... Quel mortel assez téméraire a osé...?

— Calmez-vous, mon père; votre emportement, votre trouble vous trahissent. Celui qui m'a révélé ce secret n'a rien à craindre de Votre Majesté. Parlez, car sachez que désormais rien ne pourra me retenir à votre cour. J'irai délivrer ma sœur, je la rendrai à votre amour! J'en fais le serment sur votre tête et sur celle de ma mère; ou, si vous me gardez prisonnier, je me laisserai périr de faim.

Le roi eut beau prier son fils d'abandonner ce dessein, il ne put fléchir sa résolution. C'est en vain que la reine, prévenue de cette nouvelle aventure, vint joindre ses prières à celles de son époux : rien n'y fit. Bel-Azur se montra intraitable.

— Je veux partir, ou je mourrai.

Il ne donna point d'autre réponse aux larmes de sa mère et aux tendres supplications de son père.

Le couple royal l'instruisit alors des destinées de Blanche-Rose.

Puis, la mort dans l'âme, les deux pauvres parents virent s'éloigner leur fils.

Il voulut partir seul, sans escorte, n'ayant d'autre arme que son épée, et monté sur son cheval favori.

Il quitta le palais sans différer. Parvenu sur le pont-levis, il se retourna, leva son toquet à plumes blanches, l'agita en signe d'adieu, puis, piquant des deux, il disparut dans la direction de la forêt.



### III



L reprit au galop le chemin qui menait à la cabane de la vieille.

Le soir tombait comme il heurtait ses volets.

— Holà, bonne femme, ouvre-moi!

— Te voilà donc, mon fils, répondit la pauvre femme en ouvrant sa porte toute grande. Eh bien, t'avais-je trompé?

— Non pas. Aussi n'ai-je point tardé à me mettre en route. Maintenant, j'attends de toi que tu me fasses le présent dont tu m'as parlé.

La vieille ouvrit une antique huche à pain. Elle en tira une arbalète dont l'acier bien fourbi luisait à la misérable lueur de la chandelle éclairant son réduit.

Elle la tendit à Bel-Azur en lui disant :

— Prends cette arbalète, fils de roi, et conserve-la précieusement, car elle est fée. Elle possède la merveilleuse vertu d'atteindre tout ce qu'elle vise, homme, bête ou chose. J'espère qu'elle pourra te servir à l'occasion. Maintenant, couche-toi et repose-toi jusqu'à l'aube: je t'éveillerai aux premières lueurs du soleil.

Bel-Azur remercia beaucoup la vieille. Il voulait la quitter sans attendre, et entreprendre son voyage malgré les ombres de la nuit: mais elle insista si tendrement qu'il se laissa convaincre.

Il partagea son modeste repas et s'endormit sur un lit de feuilles, dans un coin.

Le lendemain, à l'aurore, elle l'éveilla.

Il alla chercher son cheval, embrassa la bonne vieille, se mit en selle, et, avant de s'éloigner, demanda :

— Quelle route dois-je prendre ?

— Va droit devant toi, fils de roi, je ne puis t'en dire plus. Tout chemin est bon pour les braves.

— Adieu, chère hôtesse. Sois bénie pour tes bontés.

— Adieu, mon enfant. Que Dieu te garde.

Bel-Azur chemina une longue semaine sans aventures.

Ignorant la direction qu'il lui fallait suivre, il poussait sa monture toujours droit devant lui, demandant parfois aux passants s'ils n'avaient point entendu parler d'une princesse prisonnière.

Mais nul ne le pouvait renseigner.

Or, un jour qu'il traversait un bois touffu, il aperçut soudain au-dessus de lui, sur la haute branche d'un if, un oiseau au plumage si brillant qu'il s'arrêta pour le contempler. Il était gros comme un pigeon, avait des plumes bleu azur et, sur la tête, une aigrette chatoyante qui semblait d'or et de diamants.

Le jeune prince saisit son arbalète et mit en joue cet oiseau singulier. Mais au moment qu'il allait tirer, la bête tourna vers lui son œil de saphir, et une voix humaine sortit de son bec :

— Arrête, fils de roi, criait-elle, arrête, ne me tue pas, je t'en supplie. Je suis le Roi des Oiseaux, aie pitié de moi. Ma vie t'appartient, car tu possèdes l'arbalète fée; mais, si tu m'épargnes, je te récompenserai.

Touché par ces paroles, et stupéfait d'entendre un animal parler la langue des hommes, Bel-Azur ne tira pas.

— Jure-moi que tu ne tenteras pas de me prendre, et je viens à toi.



PRENDS CETTE ARBALÈTE, FILS DE ROI.

— Sur la tête de mes nobles parents, je te le jure.

L'oiseau descendit alors de branche en branche, et se posa familièrement sur l'épaule de Bel-Azur.

— Fils de roi, lui dit-il, puisque tu m'as

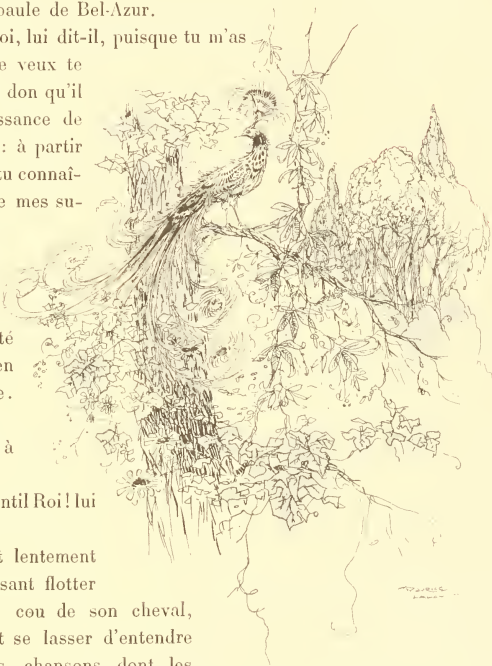
accordé la vie, je veux te doter de l'unique don qu'il soit en ma puissance de faire à un mortel : à partir de cette heure, tu connaîtras le langage de mes sujets, les oiseaux, tu les comprendras, tu pourras leur parler.

Puisse cette faculté nouvelle t'aider en ton entreprise. Adieu.

Et il s'enfuit à tire d'ails.

— Merci, gentil Roi ! lui cria Bel-Azur.

Il poursuivit lentement son chemin, laissant flotter les rênes sur le cou de son cheval, car il ne pouvait se lasser d'entendre les merveilleuses chansons dont les oiseaux faisaient retentir le bois. Ces bruits, qui pour nos oreilles ne sont qu'harmonieuse musique, étaient pour lui hymnes pleines de sens, paroles d'amour, cantiques glorifiant le Créateur, le soleil, la



nature. Il fut si émerveillé des jolies choses ainsi surprises qu'il s'arrêta à l'orée de la forêt pour se reposer un peu, car il avait la tête fatiguée.

Une source vive jaillissait d'un creux de rocher, à l'ombre d'un platane ; il mit pied à terre, entra sa course et s'assit au bord de l'eau où il ne tarda pas à s'endormir...

Un bruit de voix l'éveilla ; il prêta l'oreille : au-dessus de lui, deux oiseaux devisaient, un corbeau et une mésange.

— Que viens-tu faire ici ? demandait le corbeau.

— Te prier de me conduire à la Fontaine Rose, répondit la mésange. On m'a dit que toi seul connaissais le chemin qui y mène.

— On ne t'a point trompée. Mais, pourquoi veux-tu aller à la Fontaine Rose ?

— Hélas, seigneur Corbeau, pour retrouver ma gaieté, car je suis triste à en mourir depuis que de méchants gamins ont déniché ma dernière couvée ; me voici comme une pauvre âme en peine, et je n'ai plus goût à rien. Hélas, mes chers petits, je les ai vus périr sous mes yeux, torturés par les maudits fils des hommes : c'est un spectacle affreux pour une mère que d'assister, impuissante, au martyre de ses propres enfants ! Hélas, hélas, ayez pitié de moi, seigneur Corbeau ! On dit que l'eau de la Fontaine Rose guérit du mal de tristesse... conduisez-moi.

— Et, que me donneras-tu, si je t'y mène ?

La mésange n'eut point le loisir de répondre, car Bel-Azur, ayant saisi son arbalète, visait le corbeau et lui criait en son langage :

— Holà, ami corbeau, montre-nous le chemin de la Fontaine Rose, à cette mésange et à moi ; sans quoi, je te tue, car je possède l'arbalète fée, et rien ne résiste à ses coups.

— J'obéis, seigneur, j'obéis, croassa le corbeau.



— Merci, seigneur cavalier, merci, pépia la mésange.

Bel-Azur se mit en selle :

— En route! commanda-t-il.

Et il suivit au galop le vol rapide des oiseaux.

A travers monts et plaines, ils arrivèrent enfin à une caverne isolée au milieu d'une lande déserte.

— C'est là, seigneur, croassa le corbeau, en s'enfonçant sous la voûte de pierre.

— Bon, répondit Bel-Azur.

Il descendit de cheval et pénétra à son tour dans la grotte.

Là, un filet d'eau, rose comme le ciel à l'aurore, jaillissait des sombres flancs du roc.

Le corbeau battit des ailes, puis commença en nasillant :

— Sachez, seigneur cavalier, que cette eau possède la vertu merveilleuse de rendre la gaieté à qui est triste ou pleure. Une goutte suffit à faire sourire et recouvrer l'honnête gaieté dont jouissent toutes les créatures ; deux gouttes font rire jour et nuit ; trois gouttes rire aux éclats, sans qu'on soit capable de rien faire autre chose que rire, rire encore, rire toujours, à en être malade, à en mourir. D'ailleurs, vous allez vous-même constater de vos propres yeux l'action surprenante de cette eau.

En disant ces mots, il jeta du bout de son bec une goutte d'eau sur la mésange, qui soudain se prit à sourire et à lisser coquettement ses plumes ; elle darda le cou et fit retentir la grotte de chaudes roulades où elle disait sa joie de vivre.

— Fort bien, ami corbeau, et je te remercie, s'écria Bel-Azur.

Il se pencha vers la source ; et, en prenant bien garde de ne point se mouiller les doigts, il remplit d'eau un petit flacon à bouchon de cristal qu'il avait tiré de l'une de ses fontes. Il le serra précieusement contre sa poitrine, puis quitta fort civilement les deux oiseaux.

Mais la mésange l'accompagna, se posa sur le pommeau de sa selle et lui dit :

— Seigneur cavalier, rends-toi à la ville voisine, capitale de ce royaume, puis demande audience à la princesse, fille du roi régnant. Elle est cousine de celui qui retient ta sœur Blanche-Rose prisonnière; peut-être pourra-t-elle t'enseigner le chemin qui conduit vers elle.

Et, s'enlevant d'un brusque coup d'ailes, la mésange disparut bientôt dans le bleu du ciel.





#### IV



Le lendemain, le jeune prince, parvenu à la capitale, fit demander audience à la fille du roi.

Celle-ci le reçut, assise dans un trône d'ivoire, sur une terrasse parquetée d'or. Bel-Azur la salua fort bas et se prosterna devant elle. C'était une très jolie personne, mais ses lèvres pâles, son visage grave, son front soucieux trahissaient la tristesse de son cœur.

— Que viens-tu faire ici, jeune étranger? Qui es-tu, et que veux-tu de moi? dit-elle.

— Madame, répondit Bel-Azur, c'est un fils de roi qui vous offre

humblement ses hommages. On m'a dit par la ville que vous témoigneriez de la reconnaissance à celui qui serait assez heureux pour vous donner de la gaieté. Jamais nul ne vous vit joyeuse, et cela est grand dommage en vérité, car il ne manque à la perfection de vos traits que la grâce d'un sourire.

— Ah! soupira la princesse, si tu pouvais forcer mes lèvres à sourire, volontiers je partagerais mon royaume avec toi, car mon père consent à me donner pour époux le mortel qui m'apportera la gaieté... Es-tu celui-là?

— Je erois l'être, Madame. Mais quoique je vous trouve la plus ravissante princesse du monde, je ne viens point en prétendant : j'ai un devoir sacré à remplir avant de songer à mon propre bonheur. Ma sœur Blanche-Rose est retenue prisonnière par un de vos cousins, dit-on. Si vous pouviez m'aider à la délivrer, bien volontiers je chasserais votre tristesse, j'apprendrais vos lèvres à sourire, et... — il hésita, puis acheva d'un coup, non sans rougir jusqu'aux oreilles — si je réussis, je m'estimerai au retour le plus fortuné des hommes si vous ne me jugiez point indigne de devenir votre époux.

La princesse se leva, fort émue :

— Eh quoi, seigneur, il est vrai... vous pourriez me donner la gaieté? Eh bien, en échange, je me dis votre alliée, et veux vous servir par tous les moyens en mon pouvoir. Vous réussirez, mon cœur le souhaite ardemment, et j'attendrai votre retour avec une tendre impatience.

Ravi, Bel-Azur s'inclina.

Il tira de son sein le flacon de cristal, le déboucha, cueillit à l'aide d'une plume arrachée à son toquet, une goutte de l'eau de gaieté qu'il jeta sur la princesse.

Tout aussitôt, celle-ci sourit.

Elle était si belle ainsi, transfigurée, animée par le rayon de joie

qui éclairait ses joues, que Bel-Azur tomba sur les genoux. Elle lui tendit sa petite main qu'il baisa respectueusement.

— Relevez-vous, prince, lui dit-elle en souriant de ses dents blanches et de ses yeux clairs, et écoutez ce que je vais vous dire. Mon cruel cousin, le Roi des Foins, détient votre sœur Blanche-Rose prisonnière depuis près de dix-sept années; il la destine à son fils pour épouse et il est grand temps que vous surveniez, car les noces doivent se faire bientôt : j'y suis moi-même conviée. Ce Roi des Foins est un nain fort laid, mais un des puissants magiciens de ce monde. Je veux vous aider à le tromper, car — et en disant ces mots, elle lui jeta de si tendres regards qu'il en pensa mourir de plaisir — je n'espère plus maintenant qu'en le bonheur de vous revoir. Sachez donc que la tour où languit votre sœur se dresse au milieu d'une vaste prairie où nul ne peut s'aventurer sans que l'enchantement en soit immédiatement averti. Elle est en effet couverte d'une herbe merveilleuse qui parle dès qu'on l'effleure. Si vous tentez d'y poser le pied, chaque brin se met à crier, et comme ces herbes sont fort serrées, ce que l'une crie, l'autre le répète, si bien qu'en moins d'une seconde toute la prairie retentit d'une clameur épouvantable. Ainsi, le nain prévenu vient au devant du visiteur importun qu'il égorge sans pitié. Quant à vous qui possédez l'arbalète fée, apprenez qu'elle ne vous sera contre lui d'aucun secours, car cette arme est impuissante contre les fées, enchanteurs et magiciens.

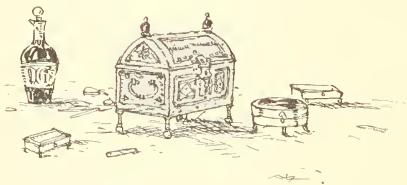
— Hélas, Madame, répondit Bel-Azur d'une voix triste, en ce cas je crains bien que vous ne me revoyiez jamais, car, ne sachant point voler, il me faudra marcher sur cette herbe maudite et lutter contre ce magicien qui, usant contre moi d'un de ses maléfices coutumiers, m'égorgera comme un mouton.

— Non point, cher seigneur. Tenez, prenez cette boîte : elle contient un onguent. Arrivé devant la prairie magique, vous ne man-

querez pas de vous déchausser et de frotter vos pieds nus avec cette pommade merveilleuse : grâce à cette drogue, vous pourrez traverser les herbes babillardes sans qu'elles vous dénoncent par leurs cris, car cet onguent a pour vertu de les rendre muettes. Adieu, cher seigneur, soyez vaillant et revenez-nous bien vite. Que le Ciel vous conduise!

— Adieu, Madame, si je succombe, ma pensée dernière sera pour vous, répondit Bel-Azur.

Il s'éloigna, après que la princesse lui eut enseigné le chemin qu'il devait suivre pour arriver à la demeure du Roi des Foins.





PRÈS une semaine de voyage, le jeune prince parvint aux herbes babillardes.

Elles s'étendaient à perte de vue devant lui, balançant mollement leurs courtes tiges sous la brise. A quelques lieues de marche, au centre de cette perfide floraison, se dressait une tour élevée. En l'apercevant, Bel-Azur la reconnut pour celle dont la princesse lui avait fait la description.

Cette vue ne fit qu'embraser son courage : « C'est là que ce misérable nain tient ma bien-aimée sœur enfermée, songea-t-il. Avec l'aide de Dieu, je la délivrerai ! »

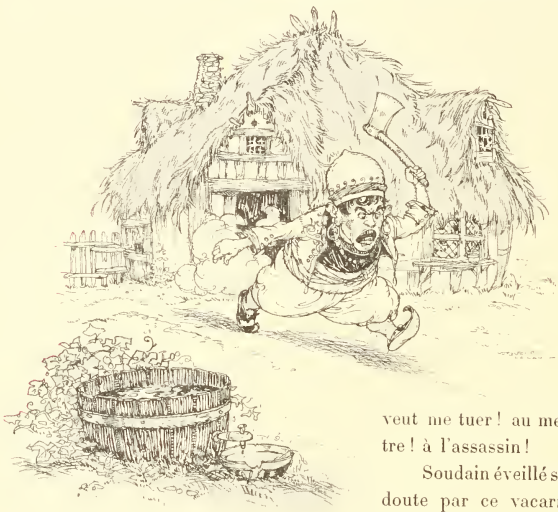
Il attacha son cheval à un piquet, se déchaussa, et se frotta les pieds jusqu'au-dessus des chevilles avec l'onguent merveilleux. Puis, bravement, il s'engagea à travers les herbes babillardes. Elles restèrent muettes, ainsi que le lui avait prédit la princesse.

Au bout d'une heure, Bel-Azur atteignit une sorte de hutte entourée d'un jardinet où un seul arbre se dressait, portant au bout de sa plus haute branche un magnifique fruit. C'était un coing de grosseur surprenante; il avait une pelure si luisante et si lisse qu'on l'eût cru recouvert d'or.

En le voyant, Bel-Azur qui avait faim, sentit l'eau lui venir à la bouche. Il avisa à le cueillir; mais comme il était trop haut perché pour que sa main pût l'atteindre, il prit son arbalète fée et l'ajusta. Il visait

le fruit à la queue, pour le jeter bas sans endommager sa chair savoureuse. Le trait partit. Mais, à peine eut-il touché la queue du coing que celui-ci se mit à hurler d'une voix formidable :

— Holà! holà! A l'assassin! au meurtre! On tire sur moi! On



veut me tuer! au meurtre! à l'assassin!

Soudain éveillé sans doute par ce vacarme, un horrible nain bondit

hors de la hutte, une hache à la main. Il se précipita sur le jeune homme :

— Que viens-tu faire ici, chien? et que veux-tu à ce fruit?

Mais celui-ci le mit en joue :

— Halte-là! cria-t-il. Un pas de plus, un seul, et je te tue comme une bête enragée, vilain monstre!



L'autre, devant cette menace, s'arrêta; et, reconnaissant aux mains de Bel-Azur l'arbalète fée, il se prosterna :

— Salut au possesseur de l'arme merveilleuse, dit-il; je suis en ton pouvoir... Pitié pour moi.

— Peux-tu m'aider à délivrer Blanche-Rose?

— Je le puis.

— Eh bien, dis-moi ce que je dois faire, et je daignerai te laisser la vie.

— Il faut m'apporter la Pomme qui chante que garde non loin d'ici le géant Cœur-d'Acier. Sache, seigneur, que contre lui ton arbalète ne peut rien, car il est invulnérable. En échange de cette pomme je te donnerai le Coing d'Or, sans lequel tu ne saurais délivrer Blanche-Rose, car les pépins qu'il renferme permettent à celui seul qui les possède d'entrer dans le donjon sans portes ni fenêtres où ta sœur est prisonnière.

— Mais, ne peux-tu me donner le Coing d'Or tout de suite?

— Impossible, seigneur, il est si bien rivé là-haut que tu pourrais passer ta vie à tirer sur lui sans l'abattre jamais. Tu ne ferais qu'attirer ici mon maître, le Roi des Foins, auquel ses clameurs donneraient l'alarme. Seule, la Pomme qui chante, sait la chanson qu'il faut lui chanter pour le décider à abandonner sa branche. Hâte-toi de l'aller cueillir.

Le nain lui enseigna alors le chemin qui conduisait à la demeure de Cœur-d'Acier.

Bel-Azur se mit en route, et bientôt il trouva le géant qui veillait, assis au pied du pommier. Dès qu'il aperçut le jeune prince, il ricana en découvrant ses dents formidables. Il se leva, et Bel-Azur ne put s'empêcher de frémir en voyant sa puissante stature. Du haut de sa tête qui semblait toucher aux nuages, il cria en levant sa massue :

— Ah! ah! Voyez-moi ce petit mortel insolent qui s'en vient pour

tirer Cœur-d'Acier comme un manant tire une alouette! Oui, oui, mouche-ron, ouvre ton pourpoint, cherche ton trait! Je me ris de ton arbalète, serait-elle encore cent fois plus fée qu'elle n'est.

Mais ce n'était point une flèche que Bel-Azur cherchait sous son pourpoint.

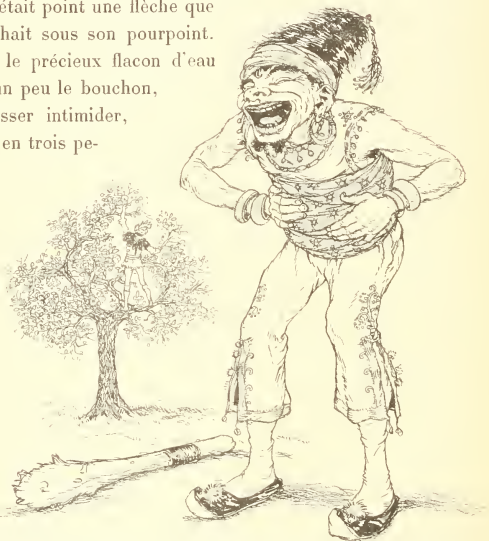
Il en tira le précieux flacon d'eau de gaïté, leva un peu le bouchon, et, sans se laisser intimider, flo-  
floc! flo-  
floc! en trois petits coups, il vous jeta trois gouttes contre le corps du géant...

A la première, Cœur-d'Acier se mit à sourire.

A la seconde, sa bouche se fendit en un large rire.

A la troisième, il eut un si horrible accès d'hilarité qu'il se trémoussait et frétil-  
lait ainsi qu'une baleine accrochée à quelque hameçon gigantesque. Sa main laissa retomber sa massue; il se tint d'abord les côtes à deux poings, puis il se roula, se tordit sur le sol, poussant d'affreux gloussements, pleurant et grimaçant, toute sa face crevant de rire.

Bel-Azur, sans plus s'occuper de cet ennemi livré sans forces à sa



merci, grimpa sur le pommier et cueillit la Pomme qui chante. A peine ses doigts se furent-ils refermés sur elle, qu'elle entonna une mélodieuse chanson. Le nain entendit de loin le jeune prince revenir.

— Ah, ah! lui cria-t-il, tu as vaincu Cœur-d'Acier! Tu as la Pomme qui chante! Gloire à toi, valeureux seigneur. Donne-moi le fruit merveilleux, donne vite!

Le petit homme saisit la Pomme et la plaça au pied du cognassier. A peine y fut-elle posée qu'elle commença à chanter un air si touchant que Bel-Azur et le nain ne purent s'empêcher de verser des larmes. Soudain le Coing d'Or vacilla au bout de sa tige; et, après quelques instants, il vint s'abattre sur la mousse auprès de la Pomme qui chantait. Bel-Azur s'en empara, l'ouvrit, prit les pépins.

— Quand tu seras au pied de la tour sans portes ni fenêtres, seigneur, dit le nain, jette ces pépins, l'un après l'autre, contre la muraille à l'endroit que tu voudras; quand tu auras jeté le dernier, celle-ci s'ouvrira aussitôt d'elle-même. Appelle alors ta sœur; elle viendra sur le seuil. Adieu, sois remercié de m'avoir laissé la vie.

Et il se prosterna, frappant la terre de son front, tandis que le jeune prince s'éloignait à grands pas.



## VI



EL-AZUR fit ce que le nain lui avait recommandé.

Arrivé au pied de la tour sans portes ni fenêtres, il lança les pépins contre la muraille; et lorsqu'il eut lancé le dernier, celle-ci trembla, se fissura, puis s'ouvrit sans bruit.

Alors le prince cria par trois fois :

— Blanche-Rose!... Blanche-Rose!... Blanche-Rose!... c'est moi, ton frère chéri, qui viens te délivrer!

Une belle jeune fille apparut sur la brèche que les pépins avaient mystérieusement ouverte. Elle ressemblait si parfaitement à Bel-Azur que vous l'eussiez assurément prise pour lui si elle avait porté des vêtements masculins.

Dès qu'il l'aperçut, il lui dit d'une voix forte :

— Attention! ne sors pas, ma sœur bien-aimée, ne hasarde pas ton pied sur cette prairie perfide, ne sors pas surtout! Car les herbes babillardes qui nous entourent, donneraient l'éveil à ton tourmenteur... Comment allons-nous faire? Si tu foules ce sol, nous sommes perdus...

Il réfléchit quelques instants, puis, tout d'un coup, ajouta :

— Attends, j'ai trouvé une ruse : je vais te charger sur mon dos, et te porter ainsi jusqu'à ce que nous soyons hors de ce maudit

domaine. De cette manière, tes pieds mignons n'effleureront pas ces herbes endiablées.

Il s'approcha ; Blanche-Rose lui jeta ses bras de lys autour du cou, confia son corps à ses épaules.

Ils s'éloignèrent.

Tandis qu'il marchait, elle couvrait sa nuque de baisers, lui



murmurant d'une voix douce les mots les plus tendres. Réconforté par ces caresses, le cœur épanoui, l'heureux Bel-Azur se sentait de force à porter ainsi sa sœur bien-aimée jusqu'aux confins de ce monde.

Ils allaient sortir de la prairie magique, lorsque la cheville du jeune prince heurta un caillou tranchant perfidement dissimulé sous la verdure. Sa chair s'ouvrit, son sang coula ; et, au contact de ce sang

que ne préservait nul onguent merveilleux, une herbe d'abord, puis dix, puis cent, puis mille et des millions, autant que la prairie en contenait, se mirent à hurler épouvantablement.

Cette clameur semblait poussée par le sol lui-même : Bel-Azur et Blanche-Rose croyaient avancer à travers l'horrible fracas d'une tempête.

Tout à coup, la princesse s'écria :

— Vite, Bel-Azur, voici le hideux Roi des Foins ! Il court sur nous avec son yatagan ! Vite, frère chéri, ou nous sommes perdus !...

Le prince partit en un furieux galop ; mais le cher fardeau qu'il portait, retardait sa course...

Le Roi des Foins gagnait du terrain ; bientôt il ne fut plus qu'à quelques toises d'eux :

— Vite, vite, Bel-Azur !... Au nom du ciel !... Il est sur nous... nous sommes morts !

Bel-Azur en hâte tira de son pourpoint le flacon d'eau de gaieté. Il le déboucha, le tendit à sa sœur :

— Jette le contenu de cette fiole derrière toi sur le sol ! commanda-t-il. Vite, vite !... Mais fais bien attention surtout qu'il n'en rejaillisse nulle goutte sur toi, ma Blanche-Rose bien-aimée !

Le Roi des Foins étendait le bras pour s'emparer du couple fugitif, lorsque la candide main de Blanche-Rose d'un seul coup renversa le flacon...

Et voici que la terre, oui, la terre elle-même, se mit à rire, mais à rire d'un rire formidable qui ébranla vallons et montagnes !

Elle s'ouvrit toute grande, comme s'ouvre la bouche d'un homme riant aux éclats ! Derrière les pas de la sœur et du frère, un affreux précipice se creusa qui engloutit le Roi des Foins.

On entendit une dernière malédiction hurlée par le nain... puis plus



LE FRÈRE ENTRA FIÈREMENT CAMPÉ SUR SON COURSIER.



rien que le chant monotone du vent à travers les herbes redevenues muettes, et le gai hennissement du cheval de Bel-Azur, qui, reconnaissant son maître, dardait vers lui sa tête fine.

Les deux jeunes gens se jetèrent à genoux pour remercier le Ciel de leur délivrance.

Puis, après s'être longuement embrassés, ils poursuivirent gaiement leur voyage.

Ils arrivèrent bientôt à la capitale où Bel-Azur avait laissé sa belle princesse.

Le frère entra fièrement, campé sur son coursier, le poing sur la hanche, portant sa sœur en croupe.

Et tous ceux qu'ils rencontraient, ayant ouï parler de leurs aventures, les saluaient de longs vivats et se prosternaient le front dans la poussière.

Au bruit des acclamations, la belle princesse se mit à la fenêtre de son palais, reconnut son glorieux prétendant, et accourut, souriante, au-devant de lui :

— Ah, cher seigneur, lui dit-elle, que j'ai de joie de vous revoir ! Depuis votre départ, j'ai tant pleuré à cause de vous, que mon père vous traitait d'imposteur et ne voulait point croire au miracle de l'eau de gaité.

Le soir, toute la ville illumina.

Et, dans la haute salle du château, on célébra les noces de Bel-Azur et de sa chère princesse.

Moins d'une semaine après, Blanche-Rose et son frère s'acheminèrent vers le royaume de leurs parents. La nouvelle épousée les accompagnait.

Ils firent une entrée triomphale dans la capitale de leurs ancêtres. En retrouvant leurs enfants chéris, le roi et la reine faillirent mourir de bonheur.

Bel-Azur leur présenta sa jeune femme qu'ils accueillirent par mille gentilleses.

— J'étais parti pour vous ramener une fille, leur dit-il, et voici que je vous en ramène deux!

Durant un long mois, ce ne furent que réjouissances par tout le royaume.

On but, on dansa, on mangea tout le long du jour pour recommencer le lendemain. Il y eut des feux d'artifice, des jeux publics et de l'or distribué à qui tendait la main pour en avoir...

Mais, comme je n'y étais point, je ne saurais vous dire si tout cela est vrai.



HISTOIRE DE TROIS FILS DE ROI  
ET  
D'UN HOMME QUI CROYAIT SAVOIR MENTIR

*A Leon Bassin. en toute amitie.*



Il était une fois un pauvre roitelet qui, à force d'être charitable, bon et juste, ne possédait même plus un toit pour abriter sa tête.

Il avait gaspillé ses domaines en aumônes, vendu ses bijoux et ses meubles pour épargner à ses sujets le souci de lui payer impôt, puis enfin distribué son trésor à ceux qui, moins riches que leur voisin, accusaient le sort d'injustice.

Il ne lui restait rien qu'un cheval et ses harnais. Il couchait avec ses trois fils sous une tente de toile qu'il plantait tantôt ici, tantôt là, dans les rues ou sur les places publiques, à seule fin de n'être à charge à personne.

Or, il advint qu'un soir d'hiver, le roi prit froid et mourut.

On l'enterra en grande pompe, puis, la cérémonie finie, ses trois fils rentrèrent sous leur tente. Ils ne se querellèrent point pour partager leur héritage, mais résolurent d'un commun accord de tirer au sort le coursier et ses harnais.

L'aîné eut la bride, le second la selle, le cadet le cheval.

Là-dessus, ils s'en allèrent par le monde, car leur titre de fils de roi ne suffisait pas à les nourrir, il leur fallait gagner leur pain.

Ils partirent de compagnie, et se louèrent tous trois chez un fermier qui les fit travailler beaucoup en les payant fort peu. Las de cette existence de misère et de peine, l'aîné, qui s'appelait Constantin, dit un beau jour à ses frères :

— Je vais aller à la ville voisine pour tâcher de vendre ma bride.

Arrivé au marché, il se promena parmi les chalands, portant sa bride pendue autour de son cou, et criant :

— Achetez une bride, une belle bride... Qui veut une bride ?

Mais il eut beau s'époumoner, nul ne se soucia de lui.

Pourtant, vers midi, comme le marché prenait fin, un bourgeois fort honnêtement vêtu s'approcha du prince et lui dit :

— Viens chez moi. Peut-être ferons-nous affaire ensemble.

— Volontiers, répondit le prince.

Ils se mirent en route et ne tardèrent pas à arriver à la demeure de l'inconnu, qui était grande, bien située, et de belle apparence. Ils entrèrent.

— Tu vois cette maison, dit l'homme à Constantin, après qu'il l'eut prié de s'asseoir à une table chargée de mets. Eh bien, elle est à toi en échange de ta bride, si tu es plus menteur que moi. Chacun de nous va dire un mensonge : si le tien est le plus fort, tu auras ma maison et tu me donneras ta bride ; si le mien est le plus fort, tu me laisseras ta bride et tu t'en iras comme tu es venu, sans autre profit que le déjeuner que nous allons prendre en bavardant. Acceptes-tu le marché ?

— Je l'accepte.

— Eh bien, commence.

Constantin se mit alors à débiter mille folles histoires, enfilant l'une après l'autre toutes les sornettes qui lui passaient par la tête. Lorsqu'il fut au bout de son rouleau :

— Eh bien, as-tu fini ? demanda l'autre.

— Oui, répliqua le prince ; c'est tout ce que je sais.

— Allons, c'est à mon tour. Je commence ; écoute :

« J'avais une fois un âne qui mangea tant et tant de citrouilles qu'il en creva. A peine fut-il crevé, qu'il lui sortit du ventre un pied de citrouilles qui se mit à pousser, à pousser si haut et si droit qu'il atteignit aux nuages où je le perdîs de vue. A ce moment, sa tige se couvrit de nœuds en quantité telle qu'ils me servirent d'échelons pour grimper jusqu'au ciel et en redescendre tranquillement. »

Voilà ! Qu'en dis-tu ? Quel est à ton franc avis, le plus menteur de nous deux ?

— C'est toi, mon maître, tu as gagné le pari : voici la bride.

Et, le repas achevé, Constantin s'en retourna à la ferme, sans bride ni écus, plus pauvre qu'il en était parti.

Au bout d'un certain temps, le second fils du roi, qui s'appelait Georges, dit à ses frères :

— Je veux à mon tour essayer d'aller vendre ma selle à la ville.

Il arriva au marché, portant sa selle sur la tête, et se promena de-ci de-là, criant :

— Achetez-moi une selle !... Qui veut une selle ?... J'ai une belle selle à vendre.

Mais, c'est en vain qu'il offrit sa marchandise, personne n'en voulut.

Vers midi, comme il allait quitter la place, fort dépité, il vit un homme s'avancer vers lui. Or, c'était ce même bourgeois qui avait honnêtement parié contre son frère.

— Veux-tu venir jusque chez moi ? lui dit-il. Peut-être ferons-nous affaire ensemble.

Georges l'accompagna jusqu'à sa demeure, s'assit à sa table, mangea, accepta le singulier pari, dit des mensonges, écouta ceux de son



hôte, et perdit sa selle comme Constantin avait perdu sa bride. Le soir, il rentra à la ferme, l'oreille basse, et conta sa mésaventure aux deux autres.

— Demain, j'irai à mon tour essayer de tirer fortune de mon cheval, dit le cadet, qui s'appelait Jean.

Le jour suivant, le jeune homme arriva au marché, conduisant son cheval par le licou.



— Qui veut un cheval, un beau cheval?... J'ai un cheval à vendre!... criait-il.

Quelques acheteurs s'approchèrent, parmi lesquels Jean reconnut l'heureux parieur, car ses frères lui avaient décrit son visage et son costume. Il l'interpella aussitôt :

— Puisque tu as déjà une bride et une selle, lui dit-il, il ne te manque qu'un cheval. Allons chez toi, nous débattons là notre affaire.

Ils arrivèrent à la demeure du bourgeois, s'assirent et mangèrent; puis celui-ci fit à Jean la même proposition qu'à ses frères.

— J'accepte volontiers, répondit le cadet.

— Eh bien, commence...

— Non, par tous les saints du Paradis! C'est trop de bonté! Je suis ton hôte, me voici assis à ta table, mangeant ton pain, buvant ton vin, il est juste que je te laisse l'honneur de commencer. D'ailleurs, n'es-tu pas le plus âgé? Tu pourrais être mon père. Parle le premier, ainsi qu'il sied.

— Non point, mon fils.

— Eh bien donc, affaire rompue! Car pour un royaume je ne manquerais pas au respect dû à la vieillesse. Commence, mon père; commence...

Après s'être fait beaucoup prier, le bourgeois prit la parole et débita son mensonge.

— A ton tour, mon fils, dit-il, lorsqu'il eut achevé.

— Est-ce tout ce que tu sais, père? demanda Jean.

— Oui, c'est tout.

— En ce cas, je commence; écoute :

« J'avais cent dix ans lorsque je vins au monde, et ma mère n'avait que cent ans. Je pris congé d'elle dès ma naissance, et, saisissant mon bâton de vieillesse, je m'en fus par la première route

rencontrée. Après avoir marché deux siècles en une minute, j'arrivai à une fontaine au-dessus de laquelle je me penchai pour boire. En allongeant le cou, je laissai tomber ma tête dans l'eau, sans m'en apercevoir. Gaiement, je poursuivis mon chemin; et en passant par une prairie, je vis, debout sous un champignon, deux pèlerins qui discutaient des lois éternelles; ils se retournèrent à ma vue : « Tiens, fit l'un, en poussant son compagnon, regarde donc! Voici un homme qui marche et qui n'a pas de tête! » Alors, tout étonné, je portai mes mains à mon visage, et constatai qu'en effet ce pèlerin disait vrai.

Je songeai aussitôt : « Tu l'auras sans doute laissé choir dans la fontaine en te baissant. » Et je retournai sur mes pas. En arrivant à la fontaine j'aperçus un renard, qui, ayant repêché ma tête et l'ayant hissée hors de l'eau, était en train de me manger la cervelle; alors...

— Arrête, mon fils, cela suffit! Je m'avoue vaincu : ma maison est à toi! s'écria le bourgeois.

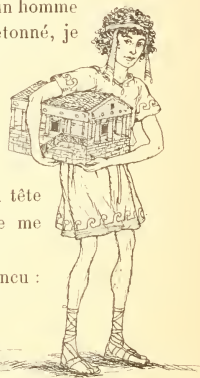
Il se leva, sortit, prit le cheval de Jean par le licou, et s'éloigna sans en dire plus.

Le cadet, ravi de cette aventure, visita sa nouvelle propriété des combles aux caves, et la trouva pourvue au delà de ses espérances.

Il envoya aussitôt un messager à ses frères pour les mander près de lui, leur offrant de partager sa bonne fortune. Ces derniers ne se firent pas prier et ne tardèrent pas à venir, comme bien vous pensez.

Depuis, Constantin, Georges et Jean vivent plus heureux en leur maison qu'ils ne furent jamais, même au temps que leur père régnait.

*(D'après un conte cubéen.)*



## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages.
JEAN L'OURS . . . . .	1
LE PETIT HOMME DANS LA MEULE . . . . .	105
HISTOIRE DE TROIS FILS DE ROI ET D'UN HOMME QUI CROYAIT SAVOIR MENTIR . . . . .	147



ACHEVÉ D'IMPRIMER

*le 5 Décembre 1913*

POUR

BOIVIN ET C<sup>IE</sup>, ÉDITEURS

PAR

FIRMIN-DIDOT ET C<sup>e</sup>







